



lasemaine.fr2009

FLUP 17-19 mars

Organisation :
Ana Paula Coutinho
Maria de Fátima Outeirinho
José Domingues de Almeida

ISBN: 978-972-8932-58-9



Table des matières

<i>Une semaine qui débute...</i>	1
Cristina Robalo Cordeiro – <i>Penser en français : une politique de la langue</i>	4
Jean-Luc Outers – <i>Lettres Belges de Langue Française : une littérature décalée</i>	15
Maria Hermínia Amado Laurel – <i>Un verbe à re-conjuguer - s'associer. L'Association portugaise des études françaises: motivations, enjeux & perspectives</i>	23
Michel Louyot – <i>J'écris de l'Est</i>	43
Natascha Ueckmann – <i>Littérature-monde en question</i>	45
Samir Marzouki – « <i>Toute langue aujourd'hui est partout étrangère</i> »: réflexion d'un « flâneur des deux rives »	61
Écrit (d)'ici	
<i>Petite barque noire</i> par Michel Louyot	72

Album



Une semaine qui débute...

Chaque année, à pareille époque, le monde francophone, la «francosphère» célèbre sa vitalité, sa richesse, fondées sur la diversité, le souci de l'Universel, du fait de l'urgence du dialogue des cultures.

Présente sur tous les continents, dans tous les niveaux d'enseignement et dans tous les aréopages internationaux, «notre» langue française se donne en partage à ceux qui communient des valeurs dont elle demeure porteuse, au-delà des aléas historiques et économiques. Comme il est convenu de le rappeler depuis quelque temps, les valeurs liées à l'usage du français dessinent un espace de cohabitation des civilisations qui rechigne à s'inscrire dans les logiques globalisantes, et procurent une sorte de «troisième voie» au monde d'aujourd'hui et surtout à celui de demain.

En quelque sorte, il est un je ne sais quoi de «printanier» dans les espoirs déposés aux pieds de cet idiome qui nous unit et réunit de par le monde, et qui prélude à un «printemps de la culture», à un renouvellement des échanges et à un enrichissement de la communication, menacée par le monolithisme ambiant et par toutes les dérives identitaires.

Coexistant avec d'autres langues dans la plupart des pays où elle est parlée, elle en devient la métaphore du dialogue des cultures, surtout de celles, minoritaires, menacées de disparition sous le poids de la mondialisation installée.

Certes, elle ne jouit plus du rayonnement qu'elle a jadis connu chez les élites européennes et mondiales, mais ce fait est moins redevable à une quelconque décadence dont, exception hexagonale, la France semble



cultiver la spécialité depuis quelque temps : «Aucun autre pays n'est à ce point fasciné par la déchéance de sa langue», affirme Antoine Compagnon dans un récent essai, qu'à un rééquilibrage géoculturel et géolinguistique, lequel assigne un rôle majeur à la Francophonie dans les constructions identitaires balbutiantes.

Car l'usage d'une langue, et qui plus est du français, engage toujours l'être et la communication, un «*parlêtre*», comme le rappelle Coûteaux ; entre-deux complexe dans lequel se trouve le Français Langue Étrangère chez nous.

Les langues se parlent, se perdent, s'apprennent, mais peu, ou aucune autre ne se fête avec l'enthousiasme anthropologique que l'on attribue à la fête, comme la langue française. Comme si cette langue suscitait une singulière émotivité au-delà de la normativité caractéristique qui la corsète d'habitude.

Entre liberté et devoir, «notre» langue, celle que nous avons en partage, a créé des mots délicieux que d'autres langues ont empruntés et adoptés à leur guise, avec un souci de circonspection qu'elles n'accorderont pas à un quelconque code globalisé.

En lançant l'événement annuel *lasemaine.fr* à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto, nous entendons procurer à différents acteurs académiques, artistiques et culturels un aréopage, et leur donner la voix sur des réalités plurielles liées à ce que Christian Dufour désigne par la «civilisation de langue française» et à son modèle de concevoir le fait culturel.

Nous voudrions, suivant les possibilités de chaque année, proposer une variété artistique à même de séduire des publics divers : cinéma, spectacle musical, élaboration d'affiches, expositions, gastronomie, échanges d'expériences touchant à l'enseignement-apprentissage de la



langue, culture et littérature françaises, ainsi qu'ouvrir nos portes aux élèves issus de l'enseignement non-supérieur.

Nous nous proposons, pour chaque édition de la *semaine*, de rassembler ce qui s'y est dit, vu, entendu et échangé, dans une publication en cédérom et en ligne, sur le site de la bibliothèque digitale de la FLUP ; ce que nous inaugurons là.

À cet égard, nous tenons à remercier le soutien de la Faculté des Lettres, des Services de Coopération de l'Ambassade de France et de l'APEF qui ont fait en sorte que cette *semaine.fr* se réalise, et rendons dès maintenant cette publication disponible à la communauté de celles et ceux qui gardent et nourrissent, en plus du besoin d'identité et de recours à la communication, ce rapport «affectif» à la langue française dont parle A. Maalouf. Puisse-t-elle continuer !

Les Organiseurs

Ana Paula Coutinho
Maria de Fátima Outeirinho
José Domingues de Almeida



Penser en français : une politique de la langue

Cristina Robalo CORDEIRO
Universidade de Coimbra

Je dois commencer par vous confesser que je me suis convertie récemment à la « francophonie » ou que la francophonie a été pour moi une vocation tardive. Si je n'ai jamais, comme Saul de Tarse, persécuté personne, j'ai durant quelques années assisté avec perplexité aux premiers efforts d'une doctrine que je ne partageais pas. Le mot lui-même avait à mes oreilles quelque chose d'abstrait. Pour parodier une formule célèbre que Joseph de Maistre applique à l'Homme de la Déclaration Universelle, si j'avais déjà vu des Québécois, des Wallons, des Vaudois, des Congolais et même des Français, je n'avais jamais rencontré de « francophones »... Je me souviens avec précision d'une séance de travail, à l'Université d'Aveiro (il y a au moins vingt ans) où le Conseiller Culturel de l'Ambassade de France était venu, devant un public de néophytes, prêcher la Bonne Nouvelle et dont j'étais sortie tout à fait résolue à ne jamais entrer dans une secte provenant tout droit des bureaux ministériels.

C'est que, pour filer la métaphore religieuse, j'avais déjà ma foi et mes prophètes. Je brûlais de zèle pour les grands écrivains de langue française, d'ici et d'ailleurs, qu'ils s'appellent Maupassant ou Simenon, Ramuz ou Césaire, Kundera ou Glissant, et je vouais un culte spécial à Jacques Brel, en qui je voyais, depuis mes quinze ans, un saint patron dont j'implorais - jamais en vain - l'assistance spirituelle dans les occasions difficiles de ma vie. Je savais bien que le français était, tout comme le portugais, une langue parlée et écrite un peu partout dans le monde, mais cette diffusion planétaire d'un bien si précieux n'allait pas sans exciter en



moi une certaine jalousie : pourquoi devais-je donc partager avec tant de gens une passion si intime ? En somme je me passais volontiers du concept de francophonie, qui n'ajoutait rien à mon bonheur. Même devenue directrice de l'Institut d'Etudes Françaises de ma Faculté des Lettres au début des années 90 et tout en cherchant à recruter des lecteurs venus de Belgique, du Canada ou du Maroc (car en ce temps-là on recrutait des lecteurs...), j'avais du mal à adhérer (et affectivement, et intellectuellement) à une idée qui m'apparaissait de nature toute politique. En outre n'étant pas, hélas, à la différence du Conseiller Culturel, rémunérée par le gouvernement français, je ne voyais pas pourquoi je devais me faire la propagandiste d'un système, d'une théorie, d'une idéologie (je ne savais trop comment la désigner) en dehors de laquelle j'avais grandi dans l'amour - fou ! - du français. Une chose était la joie esthétique de lire de beaux livres écrits en français sous toutes les latitudes et, si possible, de communiquer cette ferveur à mes étudiants, et de me battre pour elle, autre chose était de participer au déploiement d'une stratégie linguistique conçue par des hommes d'Etat guidés par je ne sais quelle loi transnationale.

Voilà, à peu de chose près, où j'en étais lorsque, à la faveur de mes nouvelles fonctions à l'Université, je pénétrais dans des cercles qui m'étaient jusqu'alors restés fermés. Chargée, entre autres, du dossier de l'internationalisation, je quittai, du jour au lendemain, l'espace serein de la bibliothèque pour découvrir celui des rapports de forces dans les rencontres internationales.

J'eus la tristesse de constater que celui ou celle qui n'a pas la maîtrise de l'anglais porte un lourd handicap dans les négociations : je savais sans doute que le français n'était plus ce qu'il était encore en 1947 où, par exemple, une conférence de l'Unesco sur l'état des universités mondiales était tenue en français, mais je croyais dans ma naïveté, qu'en vertu d'un multilinguisme déclaré, il était possible et licite de se faire entendre dans cette langue, sinon dans mon idiome maternel. Or en voyant les universitaires français eux-mêmes se soumettre au diktat de fait de la



langue unique, je ne tardai pas à remettre en question la vision esthétisante qui avait été la mienne durant les années précédentes.

Du reste, la plupart des responsables d'université sont des scientifiques et, très souvent, des ingénieurs parfaitement honorables mais assez insensibles aux résonances culturelles et aux finesses d'expression d'une langue à laquelle ils ne demandent que d'être simple et pratique. Cette obligation de recourir à une « lingua franca » n'aurait d'ailleurs rien d'odieux si elle n'impliquait pas un appauvrissement, souvent pitoyable, de la pensée : il est pénible, parfois risible, de voir des recteurs abdiquer toute liberté d'esprit au moment où ils s'épuisent à ajuster leur jugement au lit de Procuste de la langue anglaise mal possédée. Et une langue sera mal parlée tant que son apprentissage ne s'accompagnera pas d'une découverte de la culture ou des cultures, c'est-à-dire de la part de liberté qu'elle véhicule.

Mon intention n'est pas ici d'incriminer l'anglais ou l'américain. Ce serait peine perdue et, à tout prendre, je préfère, paresseusement, avoir à perfectionner mon anglais que mon chinois. Non, je n'ai fait que raconter l'histoire d'une conversion à l'idéal francophone, et la révolte que j'ai ressentie devant l'élimination du français dans les rencontres internationales ne compte pas pour rien dans cette politisation de mon approche de la question linguistique.

Plus positivement, c'est en faisant la connaissance de personnalités exceptionnelles liées de près ou de loin à l'organisation de la francophonie, que je me suis pénétrée de la nécessité de mener un combat – un combat qui n'est pas une guerre – au nom du droit à la diversité culturelle et linguistique. Car la francophonie, à mon sens, n'est pas seulement la défense de la langue française, elle est aussi et surtout la défense du principe de la liberté d'expression, de la liberté de pensée. Mais il y a là une espèce de paradoxe historique sur lequel je voudrais réfléchir : comment le français, langue parmi les langues de la terre, peut-il se faire le héraut du pluralisme linguistique, au risque de mourir sur la brèche ? Avant de mettre



au jour cette intentionnalité démocratique de la langue française, je vais cependant mettre, brièvement, en vis-à-vis deux représentations, toutes deux politiques, de la francophonie. La première concerne les instances dirigeantes et exécutives, la seconde regarde les peuples. Car lorsque je pense francophonie, j'aperçois trois réalités distinctes : une institution, une géographie, une philosophie. Mais c'est la politique de la langue qui fait le lien.

1. Je dirai donc d'abord quelques mots de **l'appareil administratif de la francophonie**. Avec prudence au demeurant car, pour reprendre l'image dont je me servais en commençant, nous avons affaire en ce point au clergé francophone tandis que j'évoquerai bientôt la communion des fidèles. Clergé ou armée de métier ? Peu importe, nous avons devant nous une vaste organisation multinationale, avec ses associations et ses hiérarchies, ses sources de financement, ses organes, ses codes, son langage.

Avant de me familiariser avec cette structure assez complexe ou, disons, cet ensemble de structures, je ne connaissais guère que l'Agence universitaire qui, à travers son bulletin *Le français à l'université*, se fait l'écho de l'actualité linguistique, littéraire et pédagogique susceptible d'intéresser tous les militants du français. Il vaudra un jour la peine de faire étudier à un doctorant le langage, disons le « jargon », les images propres aux spécialistes et que l'on retrouve sous la plume des collaborateurs de la revue, ou de Patrick Chardenet lui-même, directeur de la rédaction.

Toute une pensée stratégique et, encore une fois, politique est ici à l'œuvre, mais il me faudrait plus de temps et de recul pour dégager la sémiotique de cet art militaire du français, où des mots comme engagement, militantisme, lutte, effort soutenu, défense, défi, stratégie, plaidoyer, enjeu, action, politique volontariste, victoire épaulent curieusement un discours disons évangélique et œcuménique dit par les mots partage, coopération, valeurs, amitié, solidarité, aide, dialogue, tolérance, éthique, avenir...



J'avoue qu'il m'est arrivé plus d'une fois en parcourant les pages de ce type de publication de songer aux *Lettres Provinciales* où Blaise Pascal s'amuse des ambiguïtés terminologiques des théologiens. En effet, si un profane, je veux dire un francophone non « francophonant », tombait un jour au milieu d'une réunion de spécialistes de la francophonie, il n'est pas sûr qu'il y reconnaisse sa langue.

Mais il faut peut-être accepter que la francophonie aspire légitimement au statut de science. Ces observations, un tantinet satiriques, sur le métalangage des techniciens ne visent qu'à souligner le degré d'élaboration d'une théorie servant d'assise épistémologique à une entreprise qu'il est en réalité assez difficile de connaître, la coordination n'existant pas toujours entre les divers éléments du système. Le modèle rhizomique ou de la meute de loups conviendrait mieux que celui de l'organisation verticale pour décrire le jeu de la francophonie institutionnelle.

Mais il est vrai que, après avoir fait la connaissance d'un certain nombre de ses « agents », j'ai pu m'assurer que j'avais affaire à des hommes et à des femmes dotés d'une compétence incontestable dans le domaine de la politique linguistique, animés d'un véritable idéal de communion culturelle et, plus généralement, humaine.

Il reste que, nous autres Portugais, nous aimerions disposer, pour la protection de notre langue, d'une machine (si machine il y a) aussi perfectionnée et aussi puissante que cette francophonie d'Etat(s) (d'Etats au pluriel... mais il est vrai que la Communauté française de Belgique, si engagé dans la lutte, n'est pas un Etat !). Jamais notre Institut Camoens ne pourra rivaliser avec un dispositif qui peut compter sur les immenses réseaux supplétifs que sont les Lycées français à l'étranger et les Alliances Françaises.



Je n'irai pas plus loin dans l'évocation de cette francophonie matricielle dont la dimension politique est constitutive. Il ne serait pas trop risqué de dire que François I^{er} et Richelieu en sont les lointains ancêtres, à ceci près que les postes les plus avancés de la défense du français aujourd'hui ne relèvent pas du centralisme français : c'est le Québec qui le premier a pris l'offensive, avec des armes, avec des méthodes toutes américaines.

2. Quant à la **francophonie comme géographie**, il me suffira de l'évoquer en quelques lignes puisqu'elle est immédiatement perceptible à tout le monde et que sans elle le mot de francophonie serait vide de sens. Les peuples francophones, comme les peuples lusophones, composent cette diversité sensible qu'aucune idée générale ne pourra jamais contenir. Géographie moins physique qu'humaine et culturelle qu'aucun voyage ne peut épuiser.

C'est qu'elle est composée des millions d'individus s'identifiant à la langue qu'ils ont apprise à la maison, à l'école ou, comme je l'ai entendu dire l'été dernier à Tunis quand je demandais au marchand où il avait appris son si beau français: « dans le souk, Madame ». L'expérience est toujours émouvante et, à la limite, un peu troublante pour une professionnelle du français comme moi, et la plupart d'entre nous, de rencontrer ces locuteurs qui, sans avoir peut-être jamais entendu prononcer le mot francophonie, illustrent éminemment la notion.

Nous sommes loin des bureaux, des agences et des cercles et très près de la source vive que ces mêmes instances ont la mission de protéger. Car on connaît la fragilité d'une langue, pouvant disparaître en deux générations comme on a vu le français fondre sous nos yeux dans le Portugal des trente dernières années. Il est réconfortant d'enregistrer, par contraste, l'expansion de ce même français dans d'autres régions du monde, en Amérique Latine par exemple comme en témoignent les succès des Alliances Françaises au Chili.



Mais les dangers sont tels qu'il serait insensé d'imaginer que la langue soit un produit naturel du sol, une efflorescence aussi spontanée que bigarrée, résistant à toutes les attaques du climat et des plantes concurrentes. La protection des espèces linguistiques appelle une action concertée, demande une politique. C'est ce qui m'échappait à l'époque où, ravie de rencontrer dans les endroits les plus inattendus une personne parlant le portugais ou le français, je nourrissais l'illusion qu'une langue a seulement besoin d'être belle pour être immortelle. L'espace francophone concentré ou fragmenté, dans la variété presque infinie de ses aspects, de ses produits, de ses identités représente la francophonie concrète et vivante, collectivité d'individus singuliers, mais à la merci de mutations plus ou moins prévisibles.

Et, comme le dit Salah Stétié, il n'y a pas de miracle plus grand que celui de « ceux qui viennent au français avec leur arabité ou leur négritude, leur asiatisme ou leur insularité, leur expérience autre de l'histoire et du monde, leurs mythologies autres, leurs astres autres [...] leurs dieux ». Et qui « donneront au français, langue couleur de cervelle, langue de vieille Europe un peu exténuée, de nouvelles feuillées, intenses, et de nouveaux fruits parfumés de grands soleils ».

Il est bien inutile que je développe cette partie de mon exposé où viendraient s'accumuler toutes les richesses de l'univers francophone. Chacun a son expérience personnelle de ce capital inépuisable de singularités qui rend si enivrante la découverte en voyage ou dans les livres. Je ne mentionnerai pas non plus – car ce serait le sujet d'une autre intervention – les ressources, les échanges procurés par l'internet au regard de la francophonie car cette merveilleuse invention américaine, il faut le reconnaître, contribue aussi à la communication planétaire en français.



3. Il est temps que j'en arrive au paradoxe que j'indiquais plus haut et qui va me reconduire au titre que j'ai donné à mes propos, la francophonie n'étant pas seulement la collectivité des gens qui parlent le français ou le groupe beaucoup plus restreint de ceux qui veillent officiellement à la sauvegarde de la langue mais aussi, dans une sorte de noosphère, la grande famille des **esprits qui pensent en français**. A quoi tient la spécificité du français à l'égard de la pensée ? Je n'ai pas les moyens de répondre à une question qui engage l'histoire de la langue, de la culture et des idées mais j'ai en revanche le droit de la poser.

J'ai toujours senti, mais confusément, que la pensée en français réagit autrement qu'en portugais, langue de l'exubérance baroque et lyrique, rebelle à la discipline, rétive à la démonstration, se prêtant mal à la dialectique même si nous ne manquons pas de penseurs profonds comme Antero de Quental. Mais cette profondeur même, il semble que le français, depuis Voltaire, la récuse ou plutôt la dialectise. J'aime cette réduction à l'essentiel à laquelle invite la langue française.

Car si je me laisse, moi aussi, avec un nombre croissant de lecteurs, séduire par les capiteuses végétations du français créolisé, il me faut consentir, venant d'une langue, comme le portugais, ouverte elle-même à tous les vents du large et à tous les métissages, que j'ai aujourd'hui davantage besoin de sobriété. Est-ce un effet de l'âge ou de mes occupations administratives ?

Après m'être longtemps grisée de sensations, je reconnais de plus en plus ce que ma formation doit à la sévérité, jugée d'abord rébarbative, de la langue française classique. Je prends depuis quelque temps un plaisir nouveau à la sécheresse axiomatique, au jeu rigoureux des conjonctions et des constructions qui font si bien apparaître dans le discours même l'ossature de la pensée.

Si le portugais est une langue admirable, propice à l'amplification et aux enveloppements oratoires, il faut toute la maîtrise d'un Eça de Queirós



ou d'un Fernando Pessoa, d'un Lobo Antunes ou d'un Saramago pour dominer cette superbe luxuriance. Il faut leur maîtrise, ou la discipline syntaxique du français.

Je confesse, au risque de choquer, qu'il m'arrive, devant tirer au clair mes idées sur un sujet embrouillé, de concevoir premièrement en français un texte, que je traduis ensuite en portugais. Rivarol, dans son fameux *Discours* avait tort de critiquer les langues à inversion mais il voyait juste en vantant la prose française qui, je le cite, « entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et [dont la] sagesse donne de la confiance à la pensée ».

Je ramènerai à deux remarques, peut-être téméraires, les considérations que j'annonçais sur la vertu politique de la langue française et que beaucoup, dans cette salle, seraient plus autorisés à faire que moi.

Je me contenterai d'une simple considération de grammaire, qui concerne l'opérateur négatif si particulier au français : « ne... pas ». La syntaxe de la négation dédoublée n'est pas facile à faire saisir aux débutants qu'elle déroute comme elle m'a déconcertée lorsque je m'exerçais à la grammaire sur les bancs de l'Alliance Française de Coimbra.

Etrange redondance dans une langue réputée maigre. Le français, seul au moins parmi les autres langues que je connais, impose d'utiliser deux particules de négation, l'une avant, l'autre après le verbe, comme si on avait mal entendu et qu'il fallait que tout le monde comprenne bien que vous **ne** marchez **pas**.

Si, disait Malraux, « l'esclave dit toujours oui » (eût-il aimé les calembours, il aurait dit : « si l'esclave toujours acqu'...Yes »), le français dit deux fois non. « Penser, c'est dire non », disait Alain. Non à la tyrannie, non à la soumission. Non au Dominant, non au Consentant. C'est, en termes moins plus épistémologiques, la très positive « philosophie du non » de Gaston Bachelard, ce bon génie si français. Car le « ne...pas » est en



réalité le ressort, le tremplin d'une logique dynamique. Le Non français est un élan. Cet esprit critique, cet esprit frondeur est une création de la France, à la fois sceptique et ardente. Nous avons plus que jamais besoin de la vertu décapante, revigorante de la langue française.

L'autre observation souligne le paradoxe, la contradiction peut-être d'une langue qui, aujourd'hui, mais déjà avec Descartes et son *Discours de la Méthode*, veut promouvoir la démocratie, l'universalité et la liberté de jugement. Parlant la « langue de tout le monde », se détournant des savants et des doctes de son temps, le « bon cavalier français » s'adressait aux femmes comme, deux siècles plus tard, Auguste Comte le faisait aux prolétaires.

Langue polémique et idéologique, le français, tel que l'écrivent les grands philosophes, est une langue à la fois populaire et littéraire. Je me range ici sous l'autorité d'Alain Badiou qui, dans l'article « français » du *Vocabulaire Européen des Philosophies*, a démontré de manière convaincante cette double appartenance de la langue philosophique française oscillant entre l'aspiration démocratique et la « distinction » au sens où l'entend un Pierre Bourdieu. Mais, selon Badiou, c'est la syntaxe française qui, je le cite, « politise toute énonciation philosophique ».

Aussi m'est-il possible de rendre compte, en m'appuyant sur un analyste aussi autorisé, de me porter, pour terminer, à la position extrême de la francophonie quand elle vient proclamer le devoir d'émancipation, voire d'insurrection linguistique contre les monopoles et les tyrannies. Certes la langue française, telle que Rivarol en faisait l'éloge, ne songeait pas à favoriser une telle libération. Elle régnait alors dans les esprits. Et Churchill n'a-t-il pas dit : « Quand les nations sont fortes, elles ne sont pas toujours justes. Et quand elles veulent être justes, c'est qu'elles ont cessé d'être fortes » ?

Mais il n'empêche que c'est bien en français que Montesquieu et Rousseau - ce dernier, citoyen de Genève – ont, les premiers, conçu le droit



des peuples à disposer d'eux-mêmes et, dans cette libre disposition de soi, la langue est la faculté essentielle. On ne trouvera donc pas autrement étonnant qu'en appelant les langues, toutes les langues, à s'affirmer, le français mette en péril ses propres intérêts dans un curieux processus de négation de soi.

La francophonie, poussée à la limite de sa définition, est ce mouvement d'autodépassement d'une langue qui, dans la logique dynamique de sa pensée, irait jusqu'à accepter de mourir pour permettre aux autres de vivre. Mais c'est sans doute, comme dans toute bonne dialectique, la meilleure façon de renaître.



Lettres Belges de Langue Française

Une littérature décalée

Jean-Luc OUTERS

Écrivain

D'abord, une évidence: les lettres belges de langue française (ou françaises de Belgique) - on devine que le choix de l'appellation n'est pas neutre - sont partie intégrante de la littérature française. Le lecteur s'est habitué, depuis toujours, à voir les écrivains de langue française confondus dans les mêmes anthologies, dictionnaires ou collections éditoriales. Pas un instant l'éditeur parisien ne songerait à publier un auteur wallon ou bruxellois dans une collection réservée aux étrangers (il en va de même pour l'auteur québécois, sénégalais, etc.). Car, à l'évidence, la littérature commence par la langue qui s'impose à l'écrivain dès l'enfance comme le lieu où les choses se nomment, où le monde prend un sens. Qu'est-ce qu'écrire sinon nommer, user ou abuser des mots? L'identité littéraire, c'est du côté de la langue qu'il faut la chercher et non du côté de la nation, de l'Etat ou du territoire. Plutôt que de définir ou conceptualiser une quelconque nation littéraire, il faut insister sur l'existence d'une pépinière d'écrivains œuvrant depuis 125 ans au nord de la frontière française. « En France, aujourd'hui, un écrivain sur deux est belge », lançait par boutade Jean-Jacques Brochier, directeur du *Magazine Littéraire*. Du point de vue de cette profusion, la Belgique serait à rapprocher de l'Irlande, terre d'écrivains flottant fièrement à quelques encablures de sa grande voisine.



La réalité est toutefois plus complexe. Pour s'en convaincre, il suffit de broser quelques moments marquants de l'histoire des lettres belges de langue française.

La Légende d'Ulenspiegel de Charles de Coster, publiée en 1867 et qualifiée d'œuvre fondatrice de la littérature de Belgique, eut un destin paradoxal. Cette saga épique et carnavalesque qui conte la révolte populaire menée par Thyl l'Espiegle, héros du folklore allemand, pour libérer les Pays-Bas du joug espagnol, fut mal accueillie dans sa langue d'origine alors qu'elle fut traduite dans presque toutes les langues européennes (13 traductions en Allemagne, 42 dans les pays de l'ex-URSS). La truculence de son langage fit qualifier cette œuvre de « charabia » par la plupart des critiques belges et français alors que De Coster ne faisait rien d'autre que de s'élever contre ces gens de lettres qui « finissent d'user la langue à force de la polir ».

A ce moment, la littérature est flamande et s'écrit en français, langue de la bourgeoisie, du pouvoir et de la connaissance. Flamands le sont aussi les écrivains symbolistes: c'est à Gand que se formèrent Rodenbach, Van Lerberghe, Verhaeren et Maeterlinck, qui donna à la Belgique son seul prix Nobel de littérature (1911). Max Elskamp était anversois et n'a jamais quitté cette ville. Les Belges ont pris une part capitale dans le mouvement symboliste. Les symbolistes français sont dépourvus de doctrine précise (le manifeste de Jean Moréas est le fait d'un auteur extérieur au groupe), pauvres, ne possèdent ni revue forte, ni maison d'édition. Le monde littéraire belge les accueille: Mallarmé, Verlaine font des conférences à Bruxelles et publient chez des éditeurs belges. Les sources du symbolisme belge sont extérieures à la tradition française. Les symbolistes belges sont en quête d'une littérature instinctive et irrationnelle qui soit un moyen d'investigation vers l'invisible, l'occulte, le mystère de l'être et du cosmos. Ils se tournent donc naturellement vers la mystique flamande et la philosophie allemande (Schopenhauer, Novalis traduit par Maeterlinck...) La dépréciation du réel au profit du monde inexploré les conduit à bouleverser les genres littéraires. Désormais c'est la poésie et non



le roman qui aura la première place. Cette prédominance de la poésie a toujours marqué, et marque encore, les lettres belges de langue française. On peut dire que la poésie y est partout, que les frontières entre les genres y sont poreuses. Marcel Thiry: « en comparaison avec les romanciers français qui tendent à respecter la stricte séparation des genres, les Belges écrivent, pour la plupart, des romans poétiques. » Malgré leurs rapports étroits avec la France, où, à l'exception d'Elskamp, ils finirent tous par s'installer, les symbolistes belges ont toujours affirmé leur spécificité : « Nous voulons que les écrivains français ne marquent plus le pas dans nos armées littéraires » (Verhaeren). Le symbolisme belge se développa dans un contexte de prospérité économique et d'identité nationale où il se trouva même un penseur méritant pour définir « l'âme belge », carrefour de la latinité et de la germanité, qui « apparaît teintée de l'une et de l'autre couleur, comme les bandes intermédiaires, si harmonieusement dégradées, qui séparent les grands tons primitifs de l'arc en ciel. » (Edmond Picard).

La guerre de 14-18 sonne le glas de toute idée de nation. Une double fracture ébranle le pays: sociale d'abord avec les luttes ouvrières pour la conquête du suffrage universel et des droits sociaux; linguistique ensuite: la Flandre prend conscience de son identité et réclame avec force que sa langue soit reconnue sur pied d'égalité avec la langue française. Dès cet instant, la littérature cesse d'être réservée à la bourgeoisie francophone. L'institution littéraire, héritée de la fin du siècle, est balayée. Frans Hellens, natif de Gand, se rend compte, au retour de son exil niçois, que les francophones de Flandre, minoritaires au Nord et bourgeois, de surcroît, sont la cible toute désignée de la vindicte du peuple et du clergé. Il se tourne alors vers la France et avec une vingtaine d'écrivains parmi lesquels Charles Plisnier, premier prix Goncourt qui n'ait pas la nationalité française, signe le manifeste du *Groupe du Lundi* qui condamne le régionalisme et proclame que « les hasards de l'histoire, le voisinage, les relations spirituelles, le caractère éminemment attractif de la culture française ont réduit au minimum entre les littératures des deux pays les nuances de la sensibilité ».



C'est aussi sur les ruines de la guerre que fleurissent les avant-gardes que sont, par exemple, le dadaïsme et le surréalisme, un souffle d'humour corrosif, de dérision absolue. Les surréalistes bruxellois prendront rapidement leurs distances par rapport à leurs collègues français. « Que ceux d'entre nous dont le nom commence à marquer un peu, l'effacent », écrit Paul Nougé à André Breton, dénonçant du même coup l'ambition de faire carrière littéraire et de prétendre exister par l'écriture. Alors que Henri Michaux, né à Namur, quitta son pays à vingt ans et développa à son encontre une attitude de rejet et de dénégation, les surréalistes jugèrent cette question sans intérêt et « décidèrent, tout en étant physiquement ici, d'être partout et nulle part ».

L'après-guerre 40-45 est marqué par un exode massif des écrivains vers Paris: Dominique Rolin, Marcel Moreau, Félicien Marceau, Hubert Juin, Françoise Mallet-Joris, Conrad Detrez, François Weyergans, René Kalisky... Cette hémorragie connut un temps d'arrêt dans les années soixante-dix à la faveur d'un courant intellectuel, essentiellement bruxellois, qui s'affirma dans un numéro des *Nouvelles littéraires*, *L'autre Belgique*, et dont le nom charrie toutes les ambiguïtés: « la belgitude ». Plusieurs écrivains, parmi lesquels Pierre Mertens, choisissant de ne plus vivre par Paris interposé, y revendiquent la bâtardise culturelle de la Belgique, ce pays de nulle part ou d'entre-deux, cette nébuleuse en creux. Il s'agit là non pas d'une adhésion, mais d'un refus nationaliste d'autant plus qu'il choisit de s'exprimer - comme si c'était le seul moyen de se faire entendre - à travers une publication française.

Il n'en reste pas moins que les écrivains belges continuent, pour la plupart, à publier à Paris et à jouir de la reconnaissance symbolique française : Dominique Rolin et Françoise Mallet-Joris obtinrent le prix Femina ; Conrad Detrez et François Weyergans, le prix Renaudot ; Pierre Mertens et Jacqueline Harpman, le prix Médicis, ces deux derniers vivant à Bruxelles, les autres ayant choisi l'exil français. C'est une constante de l'histoire des lettres belges que leurs auteurs n'ont cessé d'osciller entre un désir de singularité et d'attachement à la France. Car, dès l'origine, la



reconnaissance passe par Paris. Maeterlinck en sait quelque chose, lui qui fut propulsé sur les devants de la scène par un article de Mirbeau dans le *Figaro*. Ses pièces furent montées à Paris avant d'être présentées à Bruxelles. Même scénario pour Crommelynck dont *Le Cocu magnifique*, qui connut un succès retentissant, fut également créé à Paris par le metteur en scène Lugné-Poe. Ghelderode fut d'abord monté en flamand avant que la France ne s'intéresse à son œuvre et présente son répertoire de 47 à 53. Ce n'est qu'après 1960 que les grands théâtres belges francophones ne s'intéresseront réellement à lui. En 1995, *Arloc* du jeune Serge Kribus fut monté au théâtre de la Colline à Paris alors qu'aucun théâtre belge n'avait daigné porter ce texte à la scène. Eternelle répétition de l'histoire.

L'attrait symbolique du centre se double aujourd'hui d'une réalité éditoriale: les éditeurs littéraires, dont le chiffre d'affaires représente trois pour cent de l'édition francophone de Belgique, ont rarement été en mesure de diffuser, encore moins d'imposer, leurs auteurs au-delà de la frontière. La France, déjà saturée par le volume croissant des livres publiés sur son territoire, peut difficilement absorber les livres édités ailleurs et, logiquement, la presse française, qui ouvre aux écrivains les portes de la littérature universelle, ne parle que des œuvres disponibles dans l'Hexagone. Cette réalité explique qu'une majorité d'écrivains belges publie à Paris, ce qui provoque le plus souvent un effet d'assimilation. La création en 1994 de la Librairie Wallonie-Bruxelles de Paris est en train de modifier lentement ces données puisque désormais celle-ci assure la présence physique des ouvrages publiés en Belgique ainsi que la distribution en France des éditeurs littéraires qui n'en disposaient pas.

Les années soixante marquent également la création de la « frontière linguistique » où autonomie culturelle et droit du sol se confondent: plus question de prétendre s'exprimer ou s'émanciper dans sa langue si l'on n'est de l'autre côté de la frontière linguistique. La fédéralisation de l'Etat belge débute en 1970 : Les Communautés (française, flamande et allemande) vont gérer de manière autonome les compétences liées à la langue: culture, enseignement, audiovisuel, etc. Il



en résulta une fracture entre écrivains flamands et francophones comme si un mur impalpable avait été édifié entre les deux cultures.

Les sentiments que nourrissent aujourd'hui les écrivains belges par rapport à ce pays, où l'indifférence éteint la pensée, sont imprégnés d'aversion, de fatalisme ou de désespoir. Ils sont loin les élans nationalistes de la fin du siècle dernier. Aujourd'hui, la Belgique n'est plus qu'une « terre de beurre et de lait où l'Histoire est gelée...pays où l'on parle plusieurs langues mais où l'on n'a rien à dire dans aucune... Belgique est un mauvais rêve qui, au réveil, vous empoisonne encore » (Mertens) ou « un trou sur la page du monde » (Javeau). « Dans ce pays aujourd'hui déchiré, presque éclaté, la *déshistoire* est un aspect parmi d'autres d'un processus d'acculturation depuis longtemps engagé... »(Kalisky). « Mon entrée spasmodique, quasi vomitive, en écriture, les ébranlements de syntaxe et les dislocations de la pensée qui s'ensuivent, je les dois à la Belgique, non à elle en tant que telle, mais à elle mal reçue et mal vécue par moi... » (Moreau). Il est par ailleurs frappant que ce rejet de la Belgique n'ait pas donné lieu à un nationalisme de substitution pour une région (la Wallonie) ou une culture : pas d'élan identitaire à la québécoise, par exemple.

Partant de ce petit pays, champ de bataille des grandes nations, édifié au hasard de l'histoire et des mariages royaux, la littérature de Belgique - c'est peut-être ce qui la caractérise - n'a jamais eu, mise à part une brève période, à embrasser un grand destin national, à s'identifier à une quelconque histoire. Elle a souvent choisi la périphérie pour observer le monde. Elle s'est laissé fasciner par la marge, le décalage. En témoigne l'importance du dadaïsme, du surréalisme et des mouvements divers où soufflent le rire, la dérision absolue. En témoigne la place du fantastique, non seulement dans la littérature de Jean Ray et de ses émules, mais aussi à travers des œuvres où dominant le rêve, l'insolite et l'imaginaire comme celles de Marcel Thiry, Paul Willems, Guy Vaes, Frans Hellens, le père du « fantastique réel » qui abolit les frontières entre la réalité et l'imaginaire... En témoigne aussi la place du policier, genre mineur, réhabilité par le génie de Simenon et de S.A. Steeman. Autre genre dit mineur, la bande dessinée



que Hergé, Franklin, Jacobs et tant d'autres ont promu genre littéraire à part entière. Enfin ce décalage est surtout présent dans la langue. A ce titre, la Belgique, berceau des grands grammairiens, codificateurs de la langue, serait avant tout « un pays d'irréguliers ». Dès 1867, la *Légende d'Ulenspiegel* se détourne des canons littéraires pour lorgner plutôt vers les truculences langagières de Rabelais. Plus tard, les surréalistes, Michaux, le groupe Cobra, les revues *Phantomas* ou *Daily Bull*, sans oublier Hergé, n'auront de cesse de jouer avec la langue, de la tordre dans tous les sens. Aujourd'hui, Paul Emond et Jean-Pierre Verheggen, auteur notamment des *Folies belgères*, un titre qui en dit long, poursuivent cette tradition par laquelle, selon Marc Quaghebeur, « la langue comble par des tours surprenants pour la France, le manque à être qui signifie la Belgique. » Si la langue scelle le destin de la littérature de Belgique, c'est dans un double mouvement où s'apprivoisent l'aspiration et le rejet, l'amour et la haine. Zone tampon créée en 1830 entre la France et l'Angleterre, frontière de la latinité et de la germanité, la Belgique est un pays où se brassent les langues et les cultures. A ce titre elle est depuis longtemps un microcosme où se forge l'expérience européenne. L'écrivain de langue française n'est guère accroché à une identité, qu'elle soit nationale, régionale ou communautaire. « A cause d'un mélange culturel qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, à cause de circonstances historiques, géographiques, politiques, linguistiques qui n'ont jamais cessé d'embrouiller son destin, pour le pire et le meilleur, la Belgique, *urbi et orbi*, n'a jamais cessé d'emprunter à l'art et à la littérature françaises des terrains d'investigation qu'elle leur rendait immédiatement enrichis d'un précieux engrais de folie, d'ironie, de colère, de baroque, de démesure et d'absurde. » (Pierre Lepape, *Le Monde*, 26-01-01). Ouverte à tous les vents, telle se présente donc la littérature française de Belgique.

Comment juger de la grandeur et de la vitalité d'une littérature? Par son histoire, certes, mais aussi par sa capacité à se renouveler. Ce qui frappe aujourd'hui la critique belge mais aussi internationale, c'est l'émergence constante de nouveaux talents qui, dès leur premier ouvrage, suscitent la curiosité et parfois l'enthousiasme. En 1979, *Mentir*, le premier



roman d'Eugène Savitzkaya, publié aux éditions de Minuit, traça ce sillon que suivirent, dans des écritures bien différentes, de jeunes auteurs comme Jean-Philippe Toussaint, Francis Dannemark, Anne François, Amélie Nothomb, Caroline Lamarche, François Emmanuel, Philippe Blasband, Vincent Engel, Isabelle Spaak et combien d'autres... Mais cette génération d'écrivains confirmés (Jean-Philippe Toussaint a obtenu le prix Médicis en 2006, et Amélie Nothomb trône depuis plus de quinze ans en tête du box office des rentrées littéraires) est talonnée par de jeunes auteurs à peine trentenaires qui ont pour noms : Thomas Gunzig, Marie Delos, Grégoire Polet, Diane Meur, Charly Delwaert... dont les noms résonnent déjà au firmament des lettres françaises.



Un verbe à re-conjuguer - *s'associer*.
L'Association portugaise des études françaises :
motivations, enjeux & perspectives

Maria Hermínia Amado LAUREL
Présidente de l'APEF

Enchaînant sur l'exposé de Cristina Robalo Cordeiro (« Penser en français : une politique de la langue ») sur la politique des langues, il me revient, dans le cadre de ce colloque, de vous parler d'un domaine où quelques-uns des enjeux identifiés par ma collègue se manifestent de façon particulière : le domaine associatif.

Présidant à l'APEF depuis sa fondation, en 2004, l'occasion qui m'est offerte de vous parler de cette association dans l'encadrement de cette journée, s'avère d'un prix inestimable. Au nom de l'APEF, je tiens à remercier les organisateurs du colloque au nom de l'association pour cette occasion.

En effet, on peut se demander quel peut être l'espace d'intervention d'une association comme la nôtre, et quel peut être son rôle, dans le cadre des études françaises au Portugal en ce moment.

1. Pourquoi cette association ?
2. Pour qui ?
3. Quelles sont les attentes de la part de ses associés ?

Voilà trois questions que je me suis posées moi-même lorsque j'ai adhéré à l'APEF, trois questions auxquelles la Direction que j'en ai assumée



s'est efforcée de chercher à répondre. Peut-être les activités déployées par l'association au long des brèves années de son existence ont-elles contribué à dégager quelques lignes de force, dans le cheminement des études françaises à l'heure actuelle, voire une identité, éventuellement l'esprit (le sentiment) d'appartenance à une communauté de la part de ses associés.

Le moment est peut-être venu d'en faire le bilan. L'occasion nous semble d'autant plus propice à ce type d'exercice qu'elle s'insère dans le programme des activités de la Semaine de la Francophonie à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto qui est, par une heureuse coïncidence, l'université qui présente le plus grand nombre d'associés de l'APEF.

Si la réponse à la première question mène en premier à une réflexion sur les objectifs de l'association, les deux dernières visent très clairement ceux pour lesquels elle existe ; qui plus est, ceux qui la font exister, d'une part ses organes dirigeants, d'autre part ses associés.

La fondation de cette association n'a pas été le fruit d'un désir individuel : l'APEF s'est constituée grâce au sentiment d'un besoin partagé par plusieurs personnes qui se sont mobilisées dans le sens de la constitution d'une association. Un besoin de rapprochement, certes, entre des professionnels de la spécialité ; un besoin de partage d'expériences aussi ; une mise en commun de soucis, sans doute, mais surtout de fortes convictions sur l'avenir des études françaises dans notre pays, et bien sûr, une forte dose d'espoir tout autant que d'idéalisme et d'utopie ! Un idéal de générosité aussi, puisque, comme chacun le sait bien, le travail associatif se fait en marge – sans en devenir marginal – de toute notre activité universitaire, y compris les activités administratives, d'enseignement et de recherche.

C'est donc dans cet esprit de partage d'intérêts, mais aussi de service, que s'est constituée l'APEF. Or, ce deuxième élément identitaire – servir – nous semble particulièrement pertinent, lors de l'exercice de bilan que nous nous sommes proposé d'exposer devant vous. Peut-être le



moment est-il venu aussi de penser à un questionnaire qu'il faudrait envoyer à tous nos associés afin de mieux évaluer leur degré de satisfaction à l'égard de ce produit... ce qui ne serait pas tout à fait illogique dans la société de consommation vers laquelle tend la nôtre...

Les questions qui soutiennent notre réflexion en présupposeraient une autre, qui aurait dû les précéder : qu'entendons-nous par « études françaises », en ce moment, dans l'université portugaise ? L'analyse approfondie de la problématique sous-jacente à cette question nous dévierait pourtant du propos de notre intervention d'aujourd'hui. Le premier colloque organisé par l'APEF – qui a eu lieu, par une heureuse coïncidence encore, dans cette Faculté, en octobre 2006 - s'était justement proposé de poser l'encadrement des *espaces de la francophonie en débat*¹.

Ainsi nous bornerons-nous à quelques considérations d'ordre général dans le cadre de cette rencontre.

1. Les études françaises, faut-il encore les concevoir selon toute une tradition universitaire, de base philologique, qui les situait dans trois domaines fondamentaux, à savoir : la langue, la civilisation et la littérature ? Tradition dans laquelle une bonne partie de ceux qui en ont la responsabilité actuellement ont été formés, parmi lesquels je me trouve ?

À en entendre d'aucuns – à l'appui des nouvelles offres de formation en lettres au niveau de l'enseignement supérieur ou des réformes successives de l'enseignement des langues dans le secondaire -, le pôle d'attraction des formations et enseignements universitaires est devenu, depuis quelques années, celui de leur *utilité*, c'est-à-dire, de leur capacité à être appliqués au service d'objectifs clairement identifiables, à moyen ou à court terme. De son côté, l'apprentissage des langues entend maintenant répondre aussi avant tout à des usages communicatifs – écartant l'alliance

¹ Les actes de ce colloque sont accessibles sur <http://www.apec.org.pt/fr/actes.html>, sous le titre « Espaces de la francophonie en débat ». Nous invitons le lecteur à consulter les textes publiés.



entre langue et culture qui le soutenait auparavant ; quant aux enseignements littéraires, ils sont tenus pour absolument.

Quelque exagérés ou caricaturaux que ces propos puissent sembler, il est sans doute vrai que les études françaises se cherchent en ce moment au Portugal des voies de développement tant durables que raisonnables. Nul doute qu'il serait erroné de regretter un passé qui n'a jamais été aussi idyllique qu'il n'y paraît², de même que de cautionner le chaos auquel sembleraient condamnées des méthodes dont le temps n'a pas encore eu la capacité d'évaluer des aspects sans doute positifs. De nouveaux équilibres sont à chercher au sein de matières sur lesquelles les spécialistes engagés dans l'APEF accordent leur plus grande attention et auxquelles ils consacrent leur compétence.

Il est pourtant difficile d'accepter les bras croisés la minorisation à laquelle les études françaises semblent vouées, pour ne pas dire les études en lettres en général. Une réalité à laquelle nous sommes tous confrontés chaque jour, inutile de le nier. Une réalité devant les conséquences de laquelle nous devons sans doute un jour assumer notre part de responsabilité. Une réalité douloureuse qui exige de notre part d'autant plus d'attention et un engagement d'autant plus déterminé, que nous intégrons une association qui a pour objectif la promotion de ces mêmes études françaises. Une part de responsabilité que le fait que nous agissions collectivement en tant que professionnels dans des institutions qui, comme les universités, respectent l'apport individuel de chacun, ne peut que renforcer notre niveau d'exigence envers nous mêmes.

² Je me permettrai de renvoyer le lecteur de ces brèves réflexions à l'étude que j'ai co-publiée sur les aspects idéologiques des manuels pour l'enseignement du français dans les lycées portugais pendant les années 1960 au Portugal, avec Maria da Glória Garcia qui s'est occupée de la mise en contexte juridique du statut de la femme à l'époque, in Garcia, Maria da Glória F. P. Dias e Laurel, Maria Hermínia Amado (2005: 213-256).



Or, la question nous semble pertinente : que reste-t-il des trois composantes des enseignements philologiques – monolingues et monocultureaux, parfois nationalistes – à l’heure actuelle ?

Ces trois piliers se trouvent maintenant définis dans un autre contexte, leur efficacité amenant à leur tour une réflexion qui dépasse largement le cadre linguistique restreint originel de la notion de philologie, et impliquant des incursions dans le domaine économique et politique, en conséquence de la mobilité qui caractérise les modes de vie des acteurs sociaux dans le cadre de la mondialisation qui définit la contemporanéité.

Parler de l’enseignement de la langue signifie, donc, de nos jours le situer dans un cadre de plurilinguisme. La question de la domination d’une langue dans le système d’enseignement portugais (la langue anglaise, pour le moment, mais d’autres viendront, dont la castillane, qui semble maintenant séduire nos gouvernants, ou le mandarin, langue qui intègre déjà le plan d’études de bien de formations universitaires dans le cadre de l’économie ou de la gestion d’entreprises) ne peut que contredire le bien fondé sous-jacent à la notion-même de plurilinguisme. Circonstance d’autant plus regrettable que notre système scolaire ignore à outrance les consignes européennes pour l’enseignement des langues, réduisant celui-ci à sa moindre expression (deux langues, pour la plupart des cas) et ne valorisant pas les Humanités.

En effet, le choix entre plusieurs langues est loin de correspondre à l’offre réelle des écoles, tout comme la possibilité de fréquenter des enseignements en plusieurs langues est un obstacle devant lequel se trouve l’étudiant qui aurait souhaité une telle option. Signalons cependant l’immense effort réalisé par les sections bilingues portugais-français déjà créées dans plusieurs écoles, dans le cadre d’une éducation moderne et consciente des enjeux que l’avenir ne manquera pas d’imposer à leurs élèves.



Concevoir l'enseignement de la culture signifie à son tour aujourd'hui l'ouvrir aux enjeux du multiculturalisme qui définit les sociétés contemporaines, et ne pas l'enfermer dans la notion de « choc de civilisations », pour reprendre le titre³ de la traduction (2000) du livre original de Samuel P. Huntington, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* (1996)⁴.

Quant aux enseignements littéraires, leur mise en perspective ne saurait qu'interroger autrement les rapports entre les littératures nationales et les littératures issues du cadre globalisé dont elles sont la voix. Dans ce cas précis: littératures de la langue française (expression que je préfère à celle, qui risque la connotation néocolonialiste, de littératures francophones) ; postcoloniales ; comparées, à l'abri de nouveaux concepts, dont ceux de *World literature / Littérature-monde*: (Le Bris) ; ou de *littérature interculturelle* (Margarita Alfaro).

La notion de *littérature monde*, à laquelle Michel Le Bris revient (il l'avait lancée en 1992, dans le livre *Pour une littérature voyageuse*, voué à des auteurs non-français qui utilisaient la langue française, le Suisse Nicolas Bouvier, entre autres) et qu'il développe à la suite de l'attribution de cinq des sept principaux prix littéraires de l'automne de 2006 décernés à des auteurs, et je cite « que l'on dit d'ordinaire, avec un rien de condescendance, 'francophones' » (Le Bris, 2007: 23), est interprétée par Le Bris comme indice d'« une évolution des sensibilités, sinon d'un basculement d'époque » (*idem*, 24).

³ Remarquons que la traduction française réduit le titre de l'original, ne tenant pas compte de son sous-titre : *Le Choc des civilisations* (2000).

⁴ Etienne Barilier a bien compris pourquoi ce livre a causé un tel « choc » lors de sa publication : « Ce qui chagrina l'Occident, ce n'était pas l'idée de choc des civilisations, mais celle de choc. Une telle idée se heurtait à un interdit moral. Elle contredisait la tolérance, l'acceptation de la différence, l'écoute de l'autre, etc. » (Barilier, 2004: 49).



Moment historique aussi, qui signe l'« acte de décès d'une certaine idée de la francophonie, perçue comme un espace sur lequel la France dispenserait ses lumières au bénéfice (...) des masses encore enténébrées. La fin de cette francophonie-là et l'émergence d'une littérature-monde en français » (*ibidem*).

Une désignation ambitieuse, celle de littérature-monde, notion fondée sur la reconnaissance par l'auteur de « notre identité [d'Occidentaux] (...) à la fois plurielle et partielle » (*idem*: 37), révélatrice du cadre globalisé où se situe l'écrivain : « la terre était en train de devenir ronde », « sans plus de centre » considère *Le Bris*, (*idem*: 41-42), qui se définit en ces termes : « Écrivain, je me sens du monde entier, habité de tous les livres qui ont pu compter pour moi, écrits aux quatre coins du monde dans toutes les langues possibles (...) [reconnaissant que] tout romancier écrivant aujourd'hui dans une langue donnée le fait dans le bruissement autour de lui de toutes les langues du monde. Écrivain, il se trouve simplement que j'écris en français. Et je me sens du coup héritier, aussi, d'une longue histoire, responsable en quelque sorte d'une aventure inachevée qu'il m'appartient, avec d'autres, de prolonger » (*idem*: 42-43).

La notion de « littérature interculturelle », défendue par Margarita A. Amieiro, ne semble pas trop s'éloigner de la précédente, que *Le Bris* définissait comme « une irisation de figures nouvelles », « la venue de quelque chose d'autre », (*idem*: 41). Lors de sa participation au Forum APEF 2008, tenu à l'université d'Aveiro, Margarita Alfaro a centré sa réflexion sur une nouvelle approche des études littéraires à partir de sa propre expérience d'enseignement de la littérature française et francophone dans des contextes professionnels, et ce dans une perspective interculturelle.

Dans le texte qu'elle a publié à la suite de cette rencontre dans la revue *Carnets*, où elle présente les fondements théoriques de sa pratique, elle conclut en faisant référence aux changements survenus dans l'enseignement de la littérature après le célèbre colloque de Cerisy organisé



par S. Doubrovsky et T. Todorov en 1969 : « Quatre décennies plus tard, l'enjeu majeur de l'enseignement supérieur est l'innovation, et l'enjeu de l'enseignement de la littérature aujourd'hui est de viser, certes, la complexité de la mondialisation par le biais de la communication interculturelle et, en plus, de repenser la notion de patrimoine littéraire ayant comme horizon l'identité littéraire de l'Europe (Steiner, 2007 ; Fumaroli *et al.*, 2000).

D'après notre expérience, l'étude des littératures francophones à la lumière de la littérature française, depuis la perspective interculturelle, « nous invite à rompre avec cette approche exclusivement nationale, à dissocier littérature et langue nationale et à reconnaître la dimension pluriculturelle de la langue française » (Houdart-Merot, 2006: 85) »⁵.

Les textes officiels diffusés par le *Centre européen pour l'enseignement supérieur UNESCO-CEPES* convergent dans la reconnaissance des grands défis qui se posent aux institutions et à ceux qui y développent leur activité professionnelle, enseignants et chercheurs, dans le sens de fournir et en même temps d'anticiper sur, des enseignements qui répondent aux changements du monde globalisé qui est le nôtre.

Ceci nous oblige à réfléchir en d'autres termes sur les trois composantes de base des études philologiques traditionnelles : quels rapports existent maintenant entre les enseignements de la langue, de la culture et de la littérature. Les consignes européennes ne s'intéressent pas particulièrement à la littérature ; centrées sur l'importance de l'apprentissage des langues, le contexte dans lequel ces textes supposent cet enseignement, de même que les finalités qu'il lui assigne, impliquent forcément la reconnaissance de valeurs qui reviennent aux (enseignements

⁵ Margarita A. Amieiro cite les ouvrages suivants: FUMAROLI, Marc *et al.* (2000), *Identité littéraire de l'Europe*. Paris, PUF ; HOUDART-MEROT, Violaine (2006), «Convergences entre littératures francophones et littérature française : les écritures babéliennes ». In : *Convergences Francophones*. Cergy-Pontoise, CRTF, pp 69-85 ; STEINER, George (2007), *La idea de Europa*. Madrid, Siruela.



littéraires), c'est-à-dire, aux études françaises, dans leurs trois composantes : conçues à présent dans leur coopération, et non pas comme des entités à part.

Centrées sur la langue, les consignes européennes mettent en valeur, d'une part, les capacités communicationnelles, et d'autre part, (c'est nous qui traduisons et soulignons) : la capacité à « acquérir une connaissance plus vaste et plus approfondie sur le mode de vie et la mentalité d'autres peuples, ainsi que sur leur *patrimoine culturel* »⁶ ; « promouvoir la *compréhension* et la *tolérance* réciproques et le *respect pour l'identité* et la *diversité culturelle* à travers une communication *internationale* plus *efficace* ».

Voilà les mots-clés d'une éducation européenne : les mots-clés qui président aux activités de l'APEF dans la diffusion des études françaises : *les études françaises : une valeur sociale, attentives au monde contemporain.*

Partageant la position soutenue par Margarita A. Amieiro, et nous situant dans le cadre des consignes européennes pour l'enseignement supérieur, nous considérons également qu'une approche interculturelle des connaissances est de mise dans le contexte universitaire européen plurilingue et pluriculturel qui est le nôtre : les Humanités sont peut-être la branche des enseignements et de la recherche universitaires la mieux placée pour mettre en valeur cette composante du monde contemporain ; pour la mettre en valeur, mais aussi pour préserver cette valeur, source de la plus grande richesse européenne contemporaine, fondée sur la diversité même dont elle se compose. Une richesse fondée, dans le cas des enseignements littéraires, sur la diversité des littératures de la langue française.

⁶ V. Centre européen pour l'enseignement supérieur UNESCO-CEPES.



Étant moi-même de formation littéraire, je ne saurais ne pas faire référence au large débat international qui, depuis la fin des années 1990 (v. Sallenave, Compagnon, Todorov, Jarrety, etc.) ne cesse de proclamer l'importance des études humanistes à l'université. Étant invitée à vous présenter l'APEF, une association qui entend réunir des collègues de plusieurs institutions d'enseignement, afin de leur donner la voix dans le contexte de l'enseignement supérieur portugais, et dont les finalités font appel à l'engagement de ses membres dans la promotion des études de Lettres, la mission de l'association demande à être envisagée aussi du point de vue de sa capacité d'intervention au niveau des politiques de l'enseignement supérieur dans le cadre desquelles s'insèrent les études françaises, ou si vous voulez, à un niveau plus large, celui des Humanités⁷.

L'APEF est attentive aux changements au niveau des contenus, nouveaux champs de recherche, attitude des enseignants et pratiques d'enseignement. L'APEF lance des ponts entre le monde contemporain et la recherche ; entre les publics, en stimulant l'intercompréhension et la coopération universitaire internationale. L'APEF est une association ouverte à tous ceux qui s'intéressent aux études françaises.

Les mouvements migratoires qui ont engendré de profonds changements au niveau de l'identité sociale européenne sont sans doute à la base de ces considérations, dont les conséquences sont évidentes pour tous depuis quelques années au Portugal, des changements impliquant des attitudes réactives mais aussi proactives des institutions.

La constitution de l'APEF en a été, en quelque sorte, une conséquence : réactive, sans doute, puisque l'association est récente. Proactive, car l'association est consciente que c'est à partir d'une bonne connaissance du réel qu'elle pourra engendrer le cadre nécessaire à la promotion du changement et de l'innovation en études françaises.

⁷ Lisons à ce propos Barilier (2004) et Todorov (2008).



Une réflexion s'impose en ce moment sur deux plans : la valeur économique d'une bonne formation accordée en études françaises⁸ et le champ de l'innovation qui s'offre à l'APEF et qu'elle doit susciter.

La diversité complémentaire des activités déployées dans son cadre le prouve ; rappelons les colloques thématiques organisés entre 2006-2008; les actions sur le terrain : la divulgation de l'importance de l'apprentissage du français dans un cadre plurilingue dans les écoles dès les premiers niveaux d'enseignement ; l'attention qui devrait être accordée à la continuité entre les niveaux d'enseignement, du niveau élémentaire au supérieur.

L'innovation que l'APEF doit susciter : l'apport à la formation universitaire efficace par l'ouverture aux Humanités ; la complémentarité des savoirs, souhaitée par le Cadre européen ; et ce, dans la recherche, par la revue électronique *Carnets* et les colloques ; dans l'enseignement, par la conception de l'espace universitaire comme un espace de liberté, qui se doit d'offrir à l'étudiant la possibilité d'enrichir sa formation (qui doit être la plus exigeante en termes de l'application des savoirs auxquels l'université le prépare en vue d'un métier), avec des matières lui permettant de développer ses capacités d'intercompréhension, de découverte de l'autre, de tolérance et de curiosité, de créativité, d'ouverture à un imaginaire ; lui permettant aussi de regarder autrement ce monde : les formations en lettres, selon une approche nouvelle, innovante, des trois composantes philologiques, ouvertes à la « variante », comme l'avait si bien vu Bernard Cerquiglini (actuel président de l'Agence Universitaire pour la Francophonie), en 1989⁹ déjà, seront destinées à y jouer un rôle déterminant, nous en sommes confiant.

⁸ Permettez-moi de faire référence à la réflexion que j'ai poursuivie à l'université de Minho lors de la rencontre promue en 2007 par le groupe de recherche et de réflexion européen TNP3, que j'ai intitulée « Enseignement des langues et bonheur économique ».

⁹ Je fais allusion au livre de Bernard Cerquiglini (1989): *Eloge de la variante. Histoire critique de la philologie*.



Les études françaises y jouent un rôle important, précisément en ce qu'elles travaillent sur des données concrètes, qui permettent de lire le réel par d'autres moyens que ceux des apprentissages utilitaires. Ces données se manifestent par les formes d'expression les plus sophistiquées : la littérature et d'autres manifestations esthétiques. Des formes d'expression qui, tout en constituant des réponses personnelles au monde de la part de ceux qui leur donnent une forme unique, les créateurs, sont mises à la disposition de tous ceux qui en partagent la *langue* – véhicule de visions du monde nourries des valeurs qui les fondent et que ces formes d'expression transmettent, par ce qu'il a été convenu d'appeler les « études françaises ».

Des valeurs d'autant plus importantes que fondées sur une perspective d'enseignement et de recherche qui valorise le partage des savoirs et des questionnements de ceux qui y participent – spécialistes et étudiants – en quête de leur perfectionnement tout autant que dans la stimulation vers la quête de nouveaux savoirs, elles visent à la création d'un espace commun – l'espace de ce que j'appellerais une « formation scientifique et intervenante ».

Un espace de formation qui aiderait au développement des compétences intégrées entre les savoir-faire et les savoir-être, dans un monde qui nous serait moins étranger et dont nous aurions sans doute mieux compris les règles de fonctionnement et la beauté, fondées sur l'expérience du vécu que la littérature ne cesse de transmettre, et sur les capacités à dépasser ses contraintes.

La portée sociale de cette perspective me semble de toute évidence, en ce qu'elle crée les conditions pour l'intégration ; je n'hésiterais pas à considérer qu'elle tiendrait toute sa place dans des politiques décidées à lutter contre l'un des fléaux de notre temps, celui de l'exclusion culturelle, conséquence des phénomènes de mobilité définissant l'espace identitaire et culturel européen contemporain.



Ouvertes à l'autre, puisque fondées sur la circulation mondiale des langues - la langue française considérée *en relation*¹⁰ aux autres langues du monde -, les études françaises naturellement envisagées dans leur projection interculturelle, peuvent ainsi contribuer à la formation pour la tolérance, pour le respect de l'autre, pour un monde plus harmonieux et plus riche, donc plus humain.

Les conséquences économiques de cette perspective sont évidentes. Or, c'est justement parce qu'elles ne servent à rien, c'est-à-dire, parce qu'elles ne peuvent être au service de finalités prédéterminées en fonction de leur application immédiate, de par leur nature même d'objets individuels et uniques, que les études de lettres s'avèrent si importantes dans la société contemporaine : leur inutilité devient, paradoxalement, leur plus-value.

Nous sommes d'avis qu'une formation universitaire moderne et proactive ne peut ne pas faire place à ce type de considérations. L'APEF espère y contribuer, dans le champ qui lui est assigné. La formation universitaire moderne, qui répond aux souhaits des textes officiels conçus pour la construction européenne, exige des enseignements en Humanités une réflexion profonde sur leur apport à la composante individuelle et sociale des formations universitaires. Une réflexion qui devra avant tout nous rendre davantage confiants, puisque conscients de la valeur de notre travail.

La question qui se pose est effectivement celle-ci: une formation universitaire est-elle complète sans une formation en Humanités ?

¹⁰ Les valeurs sous-jacentes à la proposition d'une *poétique de la relation* par Edouard Glissant sont ici appelées à l'appui de ma pensée. Je citerais à propos le dernier tercet du poème qui clôt le volume *Soleil de la conscience. Poétique I* : « Ô terre, ô loi mieux anoblie, qui est le livre des abîmes !/ Et du crime des premiers balbutiements, aux siècles grossie,/ La parole ! comme une allée de flamboyants, criant merci. » (mars-avril 1955) (1956 ; 1997).



2. De quelle façon l'APEF y a-t-elle répondu, depuis sa fondation, au long des initiatives qu'elle a développées jusqu'à maintenant ?

Il nous semble que la meilleure façon de vous expliquer le travail développé par ses membres est tout simplement de vous inviter à consulter le site de l'APEF, en allant sur le site <http://www.apef.org.pt>, et les diverses entrées accessibles sur son menu, en commençant par les statuts de l'association. La divulgation, mise sans cesse à jour, des initiatives qui ont lieu au Portugal ou ailleurs dans le domaine des études françaises, de même que des initiatives de ses membres est sans doute un des atouts de ce site.

La mise en place des fichiers de thèses en études françaises au Portugal, de même qu'une liste de liens utiles sont d'une valeur tout aussi considérable; la liste des associés, de leurs courriels et des sites d'autres associations congénères au monde vise à la création de liens de proximité entre les chercheurs à l'échelle internationale; la mise à disposition de tous d'une adresse électronique fiable – info-apef@dlc.ua.pt – , vise également à faciliter les moyens d'une communication efficace entre tous, et entre les associés et la direction de l'APEF.

Y a-t-elle répondu ? Peut-être est-ce trop demander à une association qui a organisé sa première manifestation internationale en 2006, par une heureuse coïncidence, dans ces mêmes locaux où nous nous trouvons aujourd'hui. Le bilan s'impose pourtant déjà, au bout, des trois colloques internationaux et d'autres initiatives à l'échelle nationale, ou locale, que l'association compte depuis à son palmarès.

Les facteurs majeurs pour la vie et la visibilité de l'association sont sans doute:

- Son site bilingue – portugais-français -, très dynamique, dont le menu est riche de possibilités offertes à la collaboration des associés. Remarquons que le nombre de visites mensuelles atteint souvent des valeurs intéressantes (un chiffre qui est en relation



proche avec les moments de divulgation de nouvelles initiatives ou bien de la divulgation de colloques ou du Forum annuel de l'association et des appels à contributions correspondants).

- Le principe de la décentralisation des initiatives de l'APEF, notamment de son Forum annuel, le colloque international de l'association, qui a lieu dans des universités différentes. Les différents Forums nous ont conduits à l'université de Porto, d'Algarve, d'Aveiro.

- La collaboration avec des Associations congénères, visant son internationalisation, soit par le biais de l'invitation adressée à leurs présidents, soit par le biais de la collaboration dans l'organisation d'initiatives ; à citer, dans ce domaine, les liens créés, dans le premier cas, avec la Society for French Studies et, pour le deuxième, avec l'APFUE.

- La revue *Carnets* : première revue en ligne en études françaises au Portugal, enregistrée à la BN et possédant un comité de lecture international qui garantit la qualité des publications. Il a été convenu d'organiser des numéros thématiques annuels en partenariat avec les universités portugaises représentées par les membres adhérents à l'APEF qui souhaitent en assumer l'édition, par ordre alphabétique des universités. Accessible sur le site de l'Association, la revue vise à garantir la libre participation de tous les associés et des choix thématiques variés, ouverts à des contributions interdisciplinaires et à des contributions dans l'espace de la création d'auteur en rapport avec le thème choisi, valorisant ainsi les possibilités offertes par sa modalité électronique. Cette dimension lui assure une projection internationale.

Suite à la présentation qui vient d'être faite des activités développées par l'APEF depuis sa fondation et qu'une visite sur le site permet de mieux évaluer, tout nous porte à croire que l'association s'est déjà fait remarquer, peut-être s'est-elle déjà fait une place aussi dans le cœur des universités et des universitaires.



Regardant de près les finalités statutaires de l'APEF, les thèmes des colloques et les objectifs des activités organisées à ce jour, tout nous porte à croire que le domaine privilégié qui est promis à l'association est celui du *lobbying* en faveur des études françaises au Portugal. Son site peut largement y contribuer ; la revue *Carnets* se veut une publication de qualité dans le contexte international des revues en ligne d'études françaises ; la structure de l'APEF est solide ; la volonté de ses membres aussi.

Quelques mots, pour finir cette présentation, déjà bien longue, d'une aussi jeune association, à propos de ce nouveau champ du pouvoir que j'ai désigné par l'expression de *lobbying*, qui a causé un certain étonnement lorsque je l'ai prononcée.

Je vous demanderai de bien vouloir m'excuser de conclure cette introduction, que j'avais au préalable pensée uniquement en termes institutionnels mais qui n'a pu se passer de quelques considérations de nature idéologique sur la vaste question des études françaises, au sein de laquelle travaille, l'APEF, en revenant seulement maintenant sur le propos que le titre que je lui ai donné suscitait : s'associer, un verbe à re-conjuguer.

Il me semble pourtant qu'à présent le sens de ce propos n'en est que plus évident. S'associer à l'APEF, en devenir membre, ne signifie pas uniquement avoir ses cotisations à jour.....et nous savons tous combien notre Trésorier est exigeant...

Cela signifie aussi répondre à la responsabilité qui nous revient à tous, enseignants et chercheurs, étudiants, de travailler pour une cause qui nous est chère : les études françaises au Portugal.

La mise en rapport entre le travail que nous développons tous à l'association et le travail développé par les lobbyistes me semble tout aussi pertinente que nécessaire. La notion de *lobbying* surgit normalement dans des contextes où le droit côtoie l'économie.

On en parle beaucoup, mais surtout dans un sens péjoratif. Or, quelques publications surgissent, au Portugal depuis au moins l'an 2000 (le mot *lobby* est traduit en portugais par «lóbi», dans le dictionnaire de l'Académie en 2002) sur cette question, et plus récemment, des travaux sont développés sur ce thème au sein de l'Union Européenne, qui tâchent de démystifier le concept, et de faire reconnaître la valeur de ses capacités opératoires dans le processus de prise de décisions. Je citerai à l'appui, de Luís Nandim de Carvalho : *Direito ao lobbying*, 2000 ; de Lampreia, 2005, 2008 ; Aida Catarina R. Antunes, 2009. Trois mots sont à l'œuvre dans l'ensemble des acceptions que j'ai repérées de ce mot: « faire pression », « influencer » et « informer ».

Je cite Aida Catarina R. Antunes¹¹:

Neste sentido, importa conhecer o que está inerente à prática do lóbi. Fazer lóbi não é apenas exercer pressão. A pressão é o último estágio de um processo multifacetado que inclui reunir informações, preparar projectos de política e uma estratégia adequada para a defesa desses projectos, procurar aliados e outras medidas de natureza técnica e estratégica.

L'auteur recourt à la définition qu'en donne Martins Lampreia: «Conjunto de actividades que visam exercer uma pressão, directa ou indirectamente, sobre os poderes públicos, na defesa dos interesses de uma empresa, instituição, sector de actividade, região ou país, no plano legislativo».

Pour Aida Catarina R. Antunes,

O lóbi surge, assim, como forma de um conjunto de indivíduos, que partilham os mesmos interesses individuais, se manifestarem na defesa dos seus pontos de vista num sistema em que é atribuído ao cidadão o direito de

¹¹ Cito passos do relatório realizado pela autora no âmbito do protocolo de estágios sobre temáticas europeias estabelecido entre a Universidade de Aveiro e o eurodeputado Armando França, intitulado «a actividade lobística na União europeia». Este relatório foi-me enviado por correio electrónico pela autora a 9 de Março de 2009, autorizando a sua citação para a presente intervenção.



participar na direcção e gestão dos assuntos públicos e sociais, seja pela participação directa (primeiros sistemas democráticos existentes sobretudo na Grécia antiga) ou indirecta por meio de representantes eleitos.

L'analogie est évidente entre l'activité du *lobbying* définie par l'auteur et les propos de l'APEF. Pour notre association, aussi, il faudra agir collectivement – en association – en partant d'une bonne connaissance du terrain, afin d'être capables d'informer et de rassembler la capacité d'influencer et de contribuer activement à la définition de politiques d'enseignement humaniste, de stratégies adéquates au soutien de projets partagés par les associés dans la défense des études françaises, qu'il importe de défendre; il nous faudra partir à la recherche d'alliés, donc d'élargir le nombre des associés. Il nous faudra apprendre à re-conjuguer le verbe s'associer.



Bibliographie

Amieiro, Margarita Alfaro (2009), « Pluralisme axiologique ou cohérence culturelle : l'enseignement du champ de la littérature interculturelle », *Carnets*, numéro spécial automne-hiver, « Cultures littéraires : nouvelles performances et développement » pp. 351-363, in <http://portal.doc.ua.pt/journals/index.php/Carnets/issue/view/29>.

Barilier, Étienne (2004), *Nous autres, civilisations... Amérique, Islam, Europe*, Carouge-Genève, Editions Zoé.

Carvalho, Luís Nandim de (2000), *Direito ao lobbying: teoria, meios e técnicas*, Lisboa, Cosmos.

Cerquiglini, Bernard (1989), *Eloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Seuil, coll. Des Travaux.

Garcia, Maria da Glória F. P. Dias e Laurel, Maria Hermínia Amado (2005), "Ensinar francês tem género? Breve reflexão sobre o discurso jurídico-político e os livros de ensino dos anos sessenta", in Actas do III Colóquio APHELLE, *Para uma história do ensino das línguas e literaturas estrangeiras: estudos de género*, Universidade do Algarve, 23-24 de Junho de 2005.

Glissant, Édouard (1997), *Soleil de la conscience. Poétique I*. Paris, Gallimard (éd. or. 1956).

Huntington, Samuel P. (2000), *Le Choc des civilisations*, trad. de l'anglais de Jean-Luc Fidel et al., Paris, Odile Jacob.

Lampreia, Martins & Guéguen, Daniel (2008), *O Lóbi na União Europeia*, 1^a ed., Lisboa, Texto Editores, Lda.

Lampreia, Martins (2005), *Lóbi - Ética, Técnica e Aplicação*, 1^a ed., Lisboa, Texto Editores, Lda.



Le Bris, Michel ; Jean Rouaud (2007) (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard.

Todorov, Tzvetan (2008), *La peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Robert Laffont.



J'écris de l'Est

Michel LOUYOT

Écrivain

C'est à l'Est que se situent mes parages. Je nais dans une Lorraine déchirée, mon enfance est pleine d'histoires de caches, de chambres noires et de perquisitions. Loin du Tout-Paris, cette province est un pays de marches selon les uns, un pays en marge selon les autres. Cette origine périphérique n'a-t-elle d'importance que pour moi ? J'ose croire que non et j'ose écrire que quitter ce pays de bois, d'eau et de verre, c'est longer la lisière, c'est traverser le no man's land, c'est tendre vers la frontière, c'est enjamber le parapet, c'est aller de l'obscur au clair. Je nage entre deux eaux, je vais, je viens dans ma salle des pas perdus, de la chapelle à la prairie, de Lorraine en Ukraine, d'un Berlin l'autre, de Prague au Japon. Montagne après montagne, rivière après rivière, tel mon oncle de Chine, je doute de trouver un chemin. Il ne me suffit pas d'invoquer des oncles de fantaisie, j'en appelle au Peintre des Nuits car j'ai entendu dire qu'il existe au fond du puits une échelle au cordage tressé de minuscules nœuds et là-haut, à la margelle, au pied de quelque arbre, pommier ou mirabellier, bouleau ou bambou, une table de silence où poser ma page blanche. Ecrire pour revenir de loin, écrire pour remonter la pente, pour recommencer à zéro, comme si de rien n'était. Rebelle, l'écrivain de l'Est pratique aussi l'art de l'esquive, il écrit entre les lignes, passe d'un plan à l'autre, zigzague. Ecriture qui tangué, valse et fugue, laisse entendre plus qu'elle ne dit, chuchotement au creux de l'oreille, scintillement de la prune. Vient le moment où ce n'est plus moi qui écris, mais l'Est qui écrit en moi, car l'Est n'est pas une terre où m'enraciner, un socle où ériger une œuvre, une tombe où mourir, c'est un lieu mouvant, perdu et retrouvé,



c'est la direction que prend le voyage, à rebours des invasions, vers un incertain lever de soleil. C'est toujours son premier ou son dernier texte que l'on écrit. Rôle du mourant ou cri du nouveau-né ? Il y a un temps pour tout. Le temps du recueillement, du quant-à-soi, au creux de la vague, le temps de l'étonnement, du jaillissement. Quel genre peut mieux que la nouvelle, entre songe et réel, prose et poésie, traduire ces allées venues, ces passages et révéler de surprenants rapprochements ?



Littérature-monde en question

Natascha UECKMANN

Université de Brême

Institut postcoloniales et transculturelles (INPUTS)

D'une « littérature francophone » à une « littérature-monde en français »

La démarcation entre littérature française et francophone est-elle passée de mode ? « *Littérature-Monde* » : *New Wave or New Hype* ? C'était la question-clé d'un colloque international, qui s'est justement déroulé à l'Université de Floride¹. Loin d'aviver la querelle des mots, nous désignons par littératures francophones, les œuvres littéraires produites par des écrivains non français en langue française. Il s'agit d'une production littéraire qui est née de l'expansion et de la conquête de la France en Amérique, en Asie, en Afrique, en Europe ainsi que dans certaines îles comme La Réunion dans l'océan pacifique ou les DOM comme la Martinique ou la Guadeloupe dans la Caraïbe. Un cas très particulier est certainement Haïti, la première République noire du monde, la première « République des esclaves » en 1804 et le premier pays du Tiers-Monde avant la lettre. Le créole y est jusqu'à aujourd'hui la langue officielle, mais il existe également une grande production littéraire en français – la plupart en dehors du pays.

Littératures francophones, littérature française hors de France, littératures périphériques, littérature africaine d'expression française, littérature maghrébine en langue française, sont autant de formules pour qualifier cette ou ces littératures que nous attribuons à la plume des

¹ V. http://www.fsu.edu/~icffs/litteraturemonde_featured_writers.html.



écrivains non français. Le concept de « littérature francophone » crée une sorte d'opposition artificielle entre écrivains « français » et « francophones », reposant sur des distinctions douteuses.

En mars 2007 est paru dans *le Monde* le manifeste *Pour une littérature-monde en français* qui porte le sous-titre directif *Le manifeste de quarante-quatre écrivains en faveur d'une langue française qui serait « libérée de son pacte exclusif avec la nation »* (*Manifeste pour une littérature-monde*)². L'observation que la majorité des prix français importants a été attribuée aux auteurs d'Outre-France était le point de départ des exigences des signataires. Nous lisons dans le manifeste :

Plus tard, on dira peut-être que ce fut un moment historique : le Goncourt, le Grand prix du roman de l'Académie française, le Renaudot, le Fémina, le Goncourt des lycéens, décernés le même automne à des écrivains d'Outre-France. Simple hasard d'une rentrée éditoriale concentrant par exception les talents venus de la « périphérie », simple détour vagabond avant que le fleuve revienne dans son lit ? Nous pensons, au contraire : révolution copernicienne. Copernicienne, parce qu'elle révèle ce que le milieu littéraire savait déjà sans l'admettre: le centre, ce point depuis lequel était supposé rayonner une littérature franco-française, n'est plus le centre. Le centre jusqu'ici, même si de moins en moins, avait eu cette capacité d'absorption qui contraignait les auteurs venus d'ailleurs à se dépouiller de leurs bagages avant de se fondre dans le creuset de la langue et de son histoire nationale: le centre [...] est désormais partout, aux quatre coins du monde. Et naissance d'une littérature-monde en français (ibidem).

Tahar Ben Jelloun, Le Clézio, Maryse Condé, Dany Laferrière, Edouard Glissant, Gisèle Pineau, Amin Maalouf, Boualem Sansal, Abdourahman Waberi et beaucoup d'autres écrivains et écrivaines réclament dans ce manifeste la reconnaissance des voix francophones mondiales en tant qu'une partie d'une nouvelle « littérature-monde ». Ils postulent une

²V. http://www.lianes.org/Manifeste-pour-une-litterature-monde-en-francaisfrancais_a128.html. Cet événement a été suivi de la parution de l'ouvrage intitulé *Pour une littérature-monde* (2007, éd. par Michel Le Bris et Jean Rouaud) dans l'édition renommée Gallimard.



littérature sans résidence fixe. Il s'agit d'une littérature qui fait la relation entre l'esthétique et l'éthique, une éthique qui se consacre de nouveau à l'expérience humaine mais d'une façon très différente d'un Balzac ou d'un Zola. Je cite :

Le monde revient. Et c'est la meilleure des nouvelles. N'aura-t-il pas été longtemps le grand absent de la littérature française ? Le monde, le sujet, le sens, l'histoire, le « référent » : pendant des décennies ils auront été mis « entre parenthèses » par les maîtres penseurs, inventeurs d'une littérature sans autre objet qu'elle-même, faisant, comme il se disait alors « sa propre critique dans le mouvement même de son énonciation ». Le roman était une affaire trop sérieuse pour être confié aux seuls romanciers, coupables d'un « usage naïf de la langue », lesquels étaient priés doctement de se recycler en linguistique. Ces textes ne renvoyant plus dès lors qu'à d'autres textes dans un jeu de combinaisons sans fin, le temps pouvait venir où l'auteur lui-même se trouvait de fait, et avec lui l'idée même de création, évacué pour laisser toute la place aux commentateurs, aux exégètes. Plutôt que de se frotter au monde pour en capter le souffle, les énergies vitales, le roman, en somme, n'avait plus qu'à se regarder écrire (ibidem).

Nous pouvons constater que le manifeste comporte deux objectifs affichés. Premièrement : le manifeste critique vivement une production littéraire postmoderne, qui néglige le contexte historique, notamment le contexte (post)colonial. Deuxièmement : le concept de *littérature-monde* vise à mettre fin à certaines ambiguïtés qui s'attachent à la notion de littérature francophone.

« Le monde revient »

On fait explicitement référence au fait que dans la *Littérature-monde en français* des termes comme histoire ou sujet réapparaissent : « du sujet, du sens, de l'Histoire, faisant retour sur la scène du monde [...] par des voies de traverse, des sentiers vagabonds » (ibidem). Le *Manifeste pour les « produits » de haute nécessité* qui est paru récemment lors des troubles



aux Antilles³, refuse aussi toute sorte « d'épuration éthique (entendre : désenchantement, désacralisation, désymbolisation, déconstruction même) de tout le fait humain » face à un libéralisme économique qui réduit les êtres humains au « consommateur » ou bien au « producteur ». Voici la vision des signataires :

Petits pays, soudain au cœur nouveau du monde, soudain immenses d'être les premiers exemples de sociétés post-capitalistes, capables de mettre en œuvre un épanouissement humain qui s'inscrit dans l'horizontale plénitude du vivant.

Les deux manifestes engagés se rencontrent en partie avec les réflexions de l'écrivain Cécile Wajsbrot⁴. Dans son essai *Pour la littérature* (1999) – malheureusement un texte trop peu considéré – Wajsbrot parle de la crise de la littérature, puisque la littérature est vidée de contenu. La littérature n'est trop souvent qu'une enveloppe vide, pour laisser place à l'écriture, au fait d'écrire. Wajsbrot se distancie d'un concept postmoderne de l'écriture, qui tourne exclusivement autour de lui-même: « L'écriture, par nature, est impuissance » (Wajsbrot, 1999: 11) :

... l'écriture est narcissique et le narcissisme n'a rien de léger, [...] l'écriture se regarde écrire et ne parle que d'elle-même, de sa nature, de ses problèmes – son impuissance. [...] On tourne d'un même geste une page de l'Histoire et une page d'histoire de la littérature, plus de narration, plus d'Histoire, plus de personnages, plus de questions, il reste la structure, il reste l'écriture (ibidem).

³V. <http://www.tout-monde.com/pdf/Manifeste.pdf>, signé par neuf intellectuels antillais dont Glissant et Chamoiseau.

⁴ Cécile Wajsbrot est née en 1954, fille de juifs polonais à Paris. Elle a longtemps vécu tantôt à Paris, tantôt à Berlin. Il n'y a pas longtemps qu'elle s'est décidée de s'installer à Berlin. La fuite, l'exil faisaient partie de son histoire familiale. Sa famille s'est réfugiée en France, d'où le grand-père a été déporté ; on l'a assassiné plus tard à Auschwitz. Sa mère et sa grand-mère échappent de justesse à une razzia. Ce destin et le passé non-assumé de la France, sa collaboration avec l'Allemagne nazie, sont des sujets récurrents dans l'œuvre de Cécile Wajsbrot. Tous les romans de Wajsbrot établissent une relation entre un passé difficile et des histoires individuelles fortes. Le silence et la souffrance de ses personnages résonnent en chaque livre.



Le *boom* du terme « écriture » pour l'époque de l'après-guerre en France résulte selon Wajsbrot du refoulement de Vichy, de la collaboration française avec l'Allemagne nazie :

Notre scène originelle, c'est Vichy, et comme toute scène originelle, elle gît dans la pénombre d'un inconscient qui ne demande qu'à l'oublier. Le refoulement a pris toute la place et sous couvert de théorie littéraire, l'écriture s'est substituée à la littérature – sous prétexte d'intelligence (idem, 27).

Un véritable texte littéraire est, pour Cécile Wajsbrot, uniquement un texte « où l'expérience humaine s'est déposée » et qui dispose d'une « vision du monde » (*ibidem*). La littérature est obligée à témoigner « le son du silence » :

Ecrire, c'est savoir hériter, c'est-à-dire se situer dans une lignée, dans une chaîne d'événements, en l'occurrence, une succession de livres. Ecrire, c'est savoir se situer dans le temps biographique et le temps littéraire. Mais c'est aussi prendre la parole, rompre le silence et porter témoignage (Wajsbrot, 2008: 253).

Après ce petit détour, j'aimerais bien revenir au manifeste « Littérature-monde » Comme j'ai mentionné, le manifeste a au moins deux grands objectifs.

Au-delà du pacte colonial, au-delà du silence

Le deuxième objectif du manifeste est étroitement relié avec le premier autour de la déclaration « le monde revient » et « l'idée de l'humain ». Le manifeste lance un appel clair contre une pensée des catégories, d'un côté les littératures nationales centrales et de l'autre côté les littératures francophones d'une marge politiquement correcte: « Personne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone. La francophonie est de la lumière d'étoile morte. » (*Manifeste pour une littérature-monde*). Il s'agit d'une confession assurée à propos d'une littérature qui se trouve dans un échange continuels au niveau global et



local, une littérature qui n'est plus affectée par une culture hégémonique : « le pacte colonial se trouve brisé, que la langue délivrée devient l'affaire de tous ». Il s'agit d'une « littérature-monde » innovatrice portant sur des identités plurielles ou biculturelles, nomades ou diasporiques qui résultent de situations transculturelles. La revendication de l'acceptation de l'existence d'une « littérature-monde » de la langue française est formulée très consciemment dans un contexte postcolonial et émancipateur. Jean-Marie Le Clézio, qui a été honoré du prix Nobel 2008 et qui est renommé pour sa littérature-voyage du monde, met en évidence dans son discours officiel :

Aujourd'hui, au lendemain de la décolonisation, la littérature est un des moyens pour les hommes et les femmes de notre temps d'exprimer leur identité, de revendiquer leur droit à la parole, et d'être entendus dans leur diversité. Sans leur voix, sans leur appel, nous vivrions dans un monde silencieux (Le Clézio, 2008).

Voilà, c'est la différence principale par rapport aux concepts de « littérature-monde » précédents, formulés par exemple au début du XIX^{ème} siècle par Goethe⁵ ou au milieu du XX^{ème} siècle par le romaniste allemand Erich Auerbach⁶. Il s'agissait de concepts qui se référaient encore, malgré leur objectif transnational, à un cadre européen. Cependant la *littérature-monde en français* se bâtit sur les fondations du post-colonialisme.

Conscience historique et Migration

Le manifeste soulève de nouvelles questions sur les enjeux actuels de l'écriture en français. Dans quelle mesure une littérature-monde s'est déjà réalisée ?⁷ Quelle est la vision du monde des signataires du manifeste ?

⁵ *Weltliteratur* chère à Goethe est une littérature européenne, qui résulte d'un esprit transnational et cosmopolite: « Nationalliteratur will jetzt nicht viel sagen; die Epoche der Weltliteratur ist an der Zeit, und jeder muß dazu wirken, diese Epoche zu beschleunigen » (Goethe, 31.1.1827).

⁶ Cf. « Philologie der Weltliteratur » (1952) d'Erich Auerbach : « Jedenfalls ist unsere philologische Heimat die Erde; die Nation kann es nicht mehr sein. » Auerbach a passé la plus grande partie de sa vie professionnelle en exil à Istanbul.

⁷ Cf. par ex. l'anthologie *The Longman Anthology of World Literature* (6 vol., 2004) qui rend hommage d'une façon convenable aux littératures non-européennes.



Comment peut-on relier une conscience historique et collective à une littérature diasporique ?

Pour l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot, la langue française « est désormais une langue comme tous les autres, parlée par des millions de personnes qui, appartenant à une même humanité, ne vivent cependant pas les mêmes âges historiques. [...] *Une écriture-monde en français, ce sont des littératures qui expriment ces multiples âges historiques.* » (Trouillot, 2007: 200ss)⁸

On négocie des aspects différents de notre époque actuelle, afin que « *multiples réalités, multiples rêves des humains* » (*idem*: 202)⁹ puissent coexister. Ce qu'on fait ici, c'est le renoncement à une seule vérité. On passe aux actes des postulats postmodernes. Et en même temps, on exige une conscience historique, notamment postcoloniale. L'écrivain haïtien Joël Des Rosiers désigne cette littérature par l'expression *Poétique du déracinement* :

A l'aube du troisième millénaire, le brouillage des identités décentrées et multiples, postmodernes et vengeresses, est accentué par la migration. Des millions de gens ne vivent pas où ils sont nés. Nous sommes des mutants culturels... sans doute comme nous l'avons toujours été. [...] Œuvres, auteurs, personnages, le roman de la littérature se construit aujourd'hui dans l'euphorie du déracinement : bâtardise, syncrétisme sans doute mais sur un fond de mélancolie. Saint-John Perse né à la Guadeloupe, Claude Simon (Madagascar), Le Clézio (île Maurice), Marguerite Duras (Indochine), dont les œuvres sont belles et fortes, [...] (Des Rosiers, 1996 : XIII).

Un contre-discours identitaire apparaît. Jacques Chevrier utilise le terme « migitude » pour faire apparaître autant la rupture avec la *Négritude* que l'assurance de sa continuité :

⁸ C'est l'auteur qui souligne.

⁹ C'est l'auteur qui souligne.



Contrairement à leurs aînés, la nouvelle génération d'écrivains africains est mue moins par la Négritude – le célèbre 'être-dans-le-monde-noir' – que par la 'migritude'. Ce néologisme renvoie à la fois à la thématique de l'immigration, qui se trouve au cœur des récits africains contemporains, mais aussi au statut d'expatriés de la plupart de leurs producteurs [...] (Chevrier: 96).

En comparaison avec la *Négritude*, la *Migritude* néglige la couleur de la peau et souligne la mobilité et le mouvement. L'écrivain franco-haïtien-canadien Emile Ollivier parle du « bon usage de la migrance », une notion, qui marque la perte et la douleur mais aussi le potentiel créatif et libéral d'une existence migratoire. Ollivier souligne en plus l'inquiétude productive que les migrants introduisent dans les pays d'immigration :

J'ai forgé le mot migrance pour indiquer que la migration est une douleur, une souffrance (la perte des racines, d'une certaine 'naturalité') et, en même temps, une posture de distance, un lieu de vigilance. Je vois très bien les pertes que cette situation inflige: le bain utérin, la langue maternelle, le sol, l'éclatement de l'identité, mais dans le même temps, il y a une contrepartie à cette violence et à cette brutalité, celle d'une individualité polyphonique, celle de naître à un univers décloisonné qui est irisation, rhizome, foisonnement, bourgeonnement de vie et de liberté. [...] je dirais que le migrant est la chance des sociétés d'accueil, du fait qu'il est à la fois protagoniste et otage (Ollivier, 2002 :25)¹⁰.

Nouvelle esthétique transculturelle ?

Peut-on parler d'une nouvelle esthétique transculturelle ? *Migritude* ou *Migrance*, quelle que soit la définition, cette poétique des auteurs venant des quatre coins du monde marque la pénétration du savoir occidental par des cultures soi-disant « marginales » ou « périphériques ». Ce bouleversement est caractérisé comme « une poétique du décentrement » (Grassin, 1999: 306), « une poétique de l'hétérogène » (*idem*, 303), « une poétique de l'errance » (Fonkoué, 2006: 152), « une poétique de renversement » (Hess, 2006) ou une « esthétique de l'irruption » (Fonkoué,

¹⁰ C'est l'auteur qui souligne.

2006: 149). Des « littératures de l'intranquillité » (*ibidem*) apparaissent. Joël Des Rosiers crée un « Manifeste pour une poésie impure, même l'ex-île » (Des Rosiers, 1996: 65-69)¹¹ et postule que « le XXI^e siècle sera tribal » (*idem*, 165). Surtout le néologisme « l'ex-île » se réfère au mot « exile » et « île » à la fois. Cela accentue la particularité et l'entêtement culturel de tous les processus transfrontaliers. Tous ces termes décrivent d'une façon emphatique l'originalité d'une *littérature-monde*.

Il y a plus de trente ans que Gilles Deleuze et Félix Guattari avaient dénommé une telle littérature en tant que *Littérature mineure* :

Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure. [...] Autant dire que 'mineur' ne qualifie plus certaines littératures, mais les conditions révolutionnaires de toute littérature au sein de celle qu'on appelle grande (ou établie). (Deleuze / Guattari, 1975: 29-33)

Avec Deleuze / Guattari « la petitesse » ne veut pas explicitement dire qu'il s'agisse de « littératures petites ». Ils soulignent des tendances, des contre-forces et des hybridités par rapport à un canon littéraire traditionnel. Deleuze / Guattari veulent échapper à ce canon traditionnel.

Déjà Frantz Fanon insistait dans *Peau noire, masques blancs* sur le fait que, pour tout homme colonisé, la langue étrangère règne au centre de la psychopathologie coloniale : « Tout peuple colonisé – c'est-à-dire tout peuple au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité, du fait de la mise au tombeau de l'originalité culturelle locale – se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice, c'est-à-dire de la culture métropolitaine. » (Fanon, 1971: 14).

Nous rencontrons ici une conception d'identité marquée par une négation, par ce complexe d'infériorité engendré par le processus

¹¹ Cf. « Je suis un homme de déracinement comme valeur de la modernité. Le déracinement autorise l'hybridation, le métissage et l'ouverture aux autres » (Des Rosiers, 1996: 165ss).



d'imitation de valeurs européennes. La *Littérature-monde* intègre cette problématique historique. Mais elle se débarrasse également de cette détermination en transformant la langue de l'ancien colonisateur d'une façon subversive et créative.

Créolisations linguistiques et culturelles

Donc, je parviens aux mouvements littéraires qui ont projeté cette subversion du *français standard*. Dans ce contexte, il faut absolument mentionner le roman *Les Soleils des indépendances* (1970) de l'auteur ivoirien Ahmadou Kourouma. Ce roman a marqué une rupture avec la *Négritude* par l'emploi d'une autre langue littéraire que le *français standard*. Kourouma a révolutionné la littérature africaine, en pliant le français à la syntaxe de sa langue maternelle, notamment le malinké.

Un autre point culminant est le mouvement de la *Créolité*. En 1989, deux écrivains, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, en collaboration avec le linguiste Jean Barnabé, publient un manifeste intitulé *Eloge de la créolité*. Dans ce texte, ils font l'apologie de l'identité créole et exhortent les écrivains antillais à puiser dans les éléments de la littérature orale (contes, devinettes, proverbes) – qui étaient soit ignorés, soit minorés, soit péjorés et qualifiés de nègres ou de barbares.

Ils réfutent la *Négritude* – qui véhicule la nostalgie d'une Afrique-mère – et condamnent la départementalisation. Sur le plan littéraire, nous pourrions dire que la *Créolité* est une contre-poétique, une tentative d'échapper à la contrainte de la langue française ; résistance à un « ordre » venu d'ailleurs. Il s'agit pour l'écrivain antillais de faire éclater la langue française par le fait d'utiliser les mots du terroir, de faire du créole sa langue d'expression, d'en arriver à un discours qui sauvegarderait la mémoire collective antillaise.

Développée par Edouard Glissant, la *créolisation* est une réponse et une critique à *L'Eloge de la Créolité*. Quoi qu'il partage leur vision du monde, Glissant leur reproche de ne viser que « l'essence créole ». Glissant



préconise donc la *créolisation*, qui est une ouverture, une rencontre, une hétérogénéité ou une forme du métissage de langues et de cultures. Dans son *Traité de Tout-Monde* (1997), il définit la *Créolisation* comme :

la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distinctes, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments. (Glissant, 1997: 37)

La *créolisation* culmine enfin dans un *Tout-monde* : « Le Tout-monde, c'est la conception du monde sans axe et sans visée, avec seulement l'idée de la prolifération tourbillonnante, nécessaire et irrépessible, de tous ces contacts, de tous ces changements, de tous ces échanges. » (*apud* Ludwig, 2008: 121). Le terme de *relation* permet, selon Glissant, le croisement des bribes disparates et la genèse (ou bien la *digenèse*) d'une identité marquée par des ambivalences et contradictions.

Au lieu de renvoyer à un arbre généalogique, à une *identité racine-unique*, Glissant propose un *imaginaire de l'identité-rhizome* (Glissant, 1997: 21) : « La pensée du rhizome serait au principe de ce que j'appelle une poétique de la Relation, selon laquelle toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre. » (Glissant, 1990: 23) L'*identité-rhizome* se manifeste par l'enracinement et l'errance, l'unité et la multiplicité, le chaos et la cohérence, l'ordre et le désordre. Glissant le salue par le concept du *Tout-monde*. Il appréhende l'univers comme un archipel où toutes les langues et les cultures se complètent et participent au même degré à la marche du monde.

Ces concepts comme *identité-rhizome* ou *tout-monde* font également référence à un refus de considérer l'Autre comme une transparence. Glissant exige « le droit à l'opacité » (Glissant, 1997: 29), c'est-à-dire « le droit de garder son ombre épaisse, c'est-à-dire son épaisseur psychoculturelle » (Mbom, 1999: 248). Cette opacité se montre par exemple au niveau de l'écriture dans l'alternance entre mémoire et silence :



Car la tentative d'approcher une réalité tant de fois occultée [comme la déportation et l'esclavage, N.U.] ne s'ordonne pas tout de suite autour d'une série de clarté. Nous réclamons le droit à l'opacité. [...] l'élan des peuples néantisés qui opposent aujourd'hui à l'universel de la transparence, imposé par l'Occident, une multiplicité sourde du Divers (Glissant, 1997: 14-17).

Savoir mondialisé en question

Pour conclure j'aimerais bien aborder brièvement la problématique du terme *Littérature-monde* face à l'Empire de l'édition parisienne. Le fait que la plupart des auteurs publient à Paris dévoile une dissymétrie économique. Si on veut parler d'une véritable *Littérature-monde* ou, à grande échelle, d'une *Science-monde* (Polanco, 1990)¹², il nous faudrait décidément mettre en question cette pensée d'une Europe comme *Maker of History*.

Il nous faudrait une recherche scientifique qui implique les connaissances des continents de sud. Mais une mondialisation égale en droits, sur un pied d'égalité, d'homme à homme, sous forme d'une *Science-monde* – face aux inégalités globales – reste encore à établir. Jusqu'à maintenant une *Science-monde* fait référence à la mondialisation de la science européenne. Une décolonisation du savoir, de la science, des langues, des imaginaires, des *Humanités* reste encore à créer – Dipesh Chakrabarty exige énergiquement *Provincializing Europe* (2000). Cela implique de sortir d'un rapport de pouvoir fondé sur la domination du monde « occidental » sur le reste du monde. On attend encore une telle déconstruction de l'Ouest¹³.

Il me reste encore à concrétiser : pourrait-on dire que les littératures postcoloniales donnent aux métropoles une nouvelle nourriture ? Ainsi, Celia

¹² J'emprunte la notion de la *science-monde* au scientifique Xavier Polanco. Ce terme implique le développement et l'extension mondiale de la science moderne à partir du XVI^{ème} siècle comme *Science-monde*. Son centre d'origine se trouvait en Europe.

¹³ Cf. Walter Mignolo, « Globalization and the Geopolitics of Knowledge : The Role of the Humanities in the Corporate University », *Nepantla: Views from South*, Vol. 4, Issue 1, 2003, pp. 97-119.



Britton dénonce dans son article « Eating their words » la connexion d'une « créativité du Tiers-monde » et de la théorie occidentale: « the main exports to metropolitan France are now pineapples, avocados, rum, bananas – and more recently, *novels*. » (Britton, 1996: 15)

De la même manière, le célèbre philosophe africain, Paulin Hountondji, critique « un réel partage du savoir », car le déséquilibre géopolitique empêche un véritable *Savoir mondialisé* (Hountondji, 2001/2: 1). Il constate la division persistante d'une activité intellectuelle, telle que le colonialisme l'avait fixée. Une activité « qui réservait au Centre le monopole de l'invention et réduisait la périphérie à fournir des aliments pour cette invention et à en appliquer, à l'occasion, les résultats » (*idem*: 5).

Hountondji critique cette division de la science, dans laquelle le sud, la « post-colonie importe du nord ses équipements de laboratoire » (*idem*: 4)¹⁴ et les chercheurs du Nord font uniquement le voyage au Sud pour faire du « terrain » lorsqu'ils se spécialisent, par exemple, dans les études africaines ou orientales. Il ne s'agit donc pas seulement d'ouvrir notre regard sur l'objet, les littératures, mais aussi sur nos propres paramètres de la science et de la théorie. Nos propres modèles théoriques et méthodologiques doivent être sans cesse remis en question.

¹⁴ Cf. « La dépendance massive par rapport aux équipements, à la documentation, aux paradigmes scientifiques produits au Centre entraîne pour le chercheur du Tiers-Monde, et singulièrement d'Afrique, l'obligation de 'partir'. Le voyage vers l'Europe ou l'Amérique, le tourisme scientifique Sud/Nord est désormais partie intégrante d'une carrière normale de chercheur. Ce voyage Sud/Nord n'a ni le même sens, ni le même degré de nécessité que le voyage traditionnel Nord/Sud, nécessaire pour le chercheur occidental pour faire du 'terrain' lorsqu'il se spécialise, par exemple, dans les études africaines ou orientales. [...] Le chercheur du Sud [...] ne va pas au Nord chercher des données empiriques, mais des paradigmes, des modèles théoriques et méthodologiques, des livres, des articles, des équipements de laboratoire, des équipes de recherche nécessaires pour traiter ses données » (Hountondji, 2001/2: 5ss).



Bibliographie

Britton, Celia, « Eating their words. The consumption of French Caribbean Literature », *Association for the Study of African and Caribbean Literature in French (ASCALF)*, Yearbook, 1996, n° 1, pp. 15-23.

Chakrabarty, Dipesh (2000), *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton/Oxford, Princeton University Press.

Chevrier, Jacques, « Afriques(s)-sur-Seine: autour de la notion de 'migritude' », *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n° 155-156, pp. 96-100.

Gilles Deleuze / Félix Guattari (1975), *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.

Des Rosiers, Joël (1996), *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, Montréal, Triptyque.

Frantz Fanon (1971), *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, [1952].

Fonkoué, Abelin (2006), « Identité en métamorphose et émergence du baroque en littérature francophone » in Fridrun Rinner (éd.), *Identité en métamorphose dans l'écriture contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, pp. 147-155.

Glissant, Edouard (1997), *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, [1981].

Glissant, Edouard (1990), *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard.

Glissant, Edouard (1997), *Traité du tout-monde*, Paris, Gallimard.



Grassin, Jean-Marie (1999), « L'émergence des identités francophones: le problème théorique et méthodologique », in Albert, Christiane (éd.): *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala, pp. 301-314.

Hess, Deborah (2006), *La poétique de renversement chez Maryse Condé, Massa Makan Diabaté et Édouard Glissant*, Paris, L'Harmattan.

Hountondji, Paulin J., « Le savoir mondialisé : déséquilibres et enjeux actuels », 2001/02, in <http://palissy.humana.univ-nantes.fr/msh/afrique/charpar/cfpaulin.pdf>.

http://www.lianes.org/Manifeste-pour-une-litterature-monde-en-francaisfrancais_a128.html.

<http://www.tout-monde.com/pdf/Manifeste.pdf>

Le Clézio, J.M.G., « Dans la forêt des paradoxes », Conférence Nobel, le 7 décembre 2008, http://www.svenskaakademien.se/web/Conference_Nobel_2008_en.aspx.

Ludwig, Ralph (1999), *Frankokaribische Literatur. Eine Einführung*, Tübingen, Narr.

Mbom, Clément (1999), « De l'opacité à la relation », in Jacques Chevrier (éd.), *Poétiques d'Édouard Glissant*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, pp. 245-254.

Ollivier, Emile (2000), « Et me voilà otage et protagoniste », in *Boutures*, vol. 1, no. 2, février, pp. 22-26.

Polanco, Xavier (1990), « Une science-monde: la mondialisation de la science européenne et la création de traditions scientifiques locales », in Xavier Polanco (éd.), *Naissance et développement de la science-monde – production et reproduction des communautés scientifiques en Europe et en Amérique latine*, Paris, La Découverte, pp. 10-52.



Trouillot, Lyonel (2007), « Langues, voyages et archipels », in : Michel Le Bris/Jean Rouaud (éd.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, pp. 197-204.

Wajsbrodt, Cécile, « Le Son du silence », in *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, vol. 32, pp. 241-254.

Wajsbrodt, Cécile (1999), *Pour la littérature*, Cadeilhan, Zulma.



**« Toute langue aujourd’hui est partout étrangère » :
réflexion d’un « flâneur des deux rives »**

Samir MARZOUKI
Poète
et Universitaire tunisien

J’ai une chose à me faire pardonner : je me suis fait plaisir en préparant mon propos, lâchant la bride à mes souvenirs et étudiant mon propre cas pour le livrer à votre réflexion. Je suis professeur de littérature et un peu professeur de didactique, je suis aussi écrivain dans mes trois langues : l’arabe tunisien, l’arabe classique et le français. J’ai bien peur que, dans ce que vous allez entendre, l’écrivain l’ait emporté sur le chercheur universitaire. Mais, dans le domaine auquel nous nous intéressons ici, l’un et l’autre sont-ils si différents ?

Qui a dit que le français ne m’appartenait pas ?

Je suis tunisien, arabophone, ma langue maternelle est l’arabe tunisien, une variété de l’arabe maghrébin, lequel est une variété de l’arabe. Enfant, je ne parlais que cette langue et je n’entendais pas un mot de français, ni au propre ni au figuré. Nous avions la radio, luxe inouï à l’époque, mais nous n’écoutions que le programme arabe de Radio Tunis et aussi la radio égyptienne. Mes premières chansons françaises, je les ai découvertes à la fin du premier cycle du secondaire, lorsqu’adolescent, je commençais à imposer ma volonté à ma mère quand mon père n’était pas là et que j’osais ouvrir la chaîne internationale – c’est-à-dire la chaîne française – de Radio Tunis pour écouter l’émission de la sirupeuse Faïka, le fameux « concert des auditeurs » mais je confondais dans mon



ébahissement Jacques Brel et Dalida. Dans mon enfance, je n'écoutais que des chansons tunisiennes et des informations en arabe classique, souvent centrées sur la guerre d'Algérie.

J'adorais l'arabe classique, ma deuxième langue, ma langue paternelle comme fut le latin pour Dante. C'était la langue de mon père presque au sens propre puisqu'il était un lettré et que le salon-bibliothèque auquel il accédait seul renfermait, sur toute la longueur du mur, des centaines de livres reliés qui contenaient les sept merveilles du monde et les sept merveilles du monde s'écrivaient exclusivement en arabe classique. Il y avait un seul livre français et qui n'avait pas les honneurs du salon. C'était un almanach des années 30, atterri là je ne sais par quel hasard. Jeté sur une table basse, à la cuisine, il fut feuilleté par nous tous – nous étions et sommes quelquefois encore six enfants chameilleurs et turbulents. Nous le regardions pour ses images et ne comprenions rien aux signes abscons qui en recouvraient les pages. Un jour, mon frère aîné, celui qui est devenu professeur d'arabe, se mit à le déchiffrer. Je me souviens du silence plein de respect qui entourait ses tentatives mais aussi de quelques rires.

J'ai très vite appris l'arabe classique que je reçus en héritage. Ma mère n'avait pas fait d'études mais mon père était journaliste, homme de radio, écrivain. Il nous lisait de belles histoires en arabe et nous donna vite des illustrés puis des livres à lire. Plus tard, il nous ouvrit le salon-bibliothèque, l'un après l'autre, quand venait l'âge de l'initiation. Longtemps j'ai appelé Oliver Twist Oulifer Twist parce que le nom de ce jeune héros avait été arabisé dans une édition égyptienne pour la jeunesse. De même, Conan Doyle était devenu Counèn Douile et Marius, celui des *Misérables*, Marious. Je suis entré dans la littérature mondiale par de mauvaises adaptations égyptiennes et je connaissais Maupassant avant d'avoir appris à calligraphier en français les lettres de son nom. Lorsque je suis entré à l'école où l'on étudiait alors, en première et deuxième années du primaire, exclusivement l'arabe classique, j'en savais au moins autant que mon



instituteur et je composais déjà des vers de mirliton. Je ne souviens que j'avais racheté la vie d'un poulet que mon père voulait tuer contre un petit poème décrivant sa souffrance, ce qui n'empêcha pas le dit poulet d'orner le couscous dominical dès la semaine suivante.

J'ai raconté ailleurs la terreur que j'éprouvais devant le français qui m'était vraiment une langue étrangère ainsi que mon retour désespéré à la maison après le premier cours où je pris contact avec cette langue. Pouvais-je savoir, après ce premier cours, que j'allais devenir agrégé de Lettres modernes, que je soutiendrais une thèse de doctorat d'Etat sur Guillaume Apollinaire, que je coordonnerais la réforme du français au Ministère tunisien de l'Education nationale et que je serais même fonctionnaire de la Francophonie, que j'organiserais à ce titre, les Etats généraux du français en Afrique subsaharienne francophone?

Dans mon enfance, rien ne me prédisposait à aimer cette langue que je ne connaissais pas. Lorsque je commençais à l'étudier, la France venait à peine de quitter le territoire, nos oreilles d'enfants étaient pleines de ce qui se disait sur la répression de la révolution algérienne et, de plus, mon père avait totalisé quatre ans entre prison et bannissement pour crime de nationalisme. Je conserve encore copie d'un rapport de police succulent retrouvé dans les archives par un ami historien où mon père est qualifié de « poète dangereux », ce qui suppose que le commissaire de police qui avait rédigé cette note connaissait l'arabe mais il se fiait plus probablement à des informateurs du cru.

Comment ai-je donc aimé cette langue jusqu'à en faire mon gagne-pain, jusqu'à y exprimer le tréfonds de mon être et ma vision du monde ? Cela est venu peu à peu, grâce à des hommes et des femmes du système scolaire ou à des écrivains. J'ai mis du temps à l'appivoiser ou elle a mis du temps à m'appivoiser. J'étais, bien sûr, le meilleur élève de ma classe, en arabe certes mais aussi en français. Mais c'est quoi le meilleur élève d'une



classe de l'école primaire mixte de Ben Arous, banlieue populaire de Tunis aux premières années de l'indépendance ? J'ai raconté ailleurs les modestes performances de nos instituteurs de l'époque qui pouvaient s'emmêler les pattes dans les conjugaisons ou nous donnaient des explications loufoques des fables de La Fontaine mais j'ai également dit leur enthousiasme et leur foi qui soulevèrent les montagnes immobiles que nous aurions continué à être sans eux. A l'époque de l'examen d'entrée en sixième, j'avais fait à l'examen d'essai une seule faute mais quelle faute, j'avais écrit *assez* avec e accent aigu parce que je n'avais jamais rencontré ce mot auparavant. J'étais scandalisé de mon ignorance et désolé pour mon instituteur qui avait parié sur un zéro fautes.

Comment donc en suis-je arrivé à rêver – je veux dire à faire des rêves nocturnes – en français ? Par quel cheminement ai-je abouti à cette situation paradoxale où la langue de ma terreur est devenue la langue où j'exprime le plus spontanément mon amour ? Par un lent processus d'appropriation, d'assimilation. Peu à peu, j'assimilais cette langue et je m'assimilais à elle. Après l'avoir portée sur l'estomac comme une lourde charge, après qu'elle m'est restée sur l'estomac comme une nourriture grasse et sans saveur, je l'ai peu à peu digérée, j'en ai fait quelques unes des humeurs qui circulent dans mon sang, j'ai fini par en faire mes délices. Comment un tel phénomène est-il possible ? C'est la même chose qu'avec les êtres. Comment cette femme, entre toutes les femmes, devient-elle si nécessaire que vous suffoquez quand elle n'est pas là alors qu'elle vous était totalement étrangère quelques mois auparavant ?

Mais cette assimilation s'est-t-elle faite aux dépens de mes deux arabes, le maternel et le paternel ? Ce sang nouveau a-t-il chassé le sang ancien dans les méandres de mes veines ? Eh bien ! pas du tout. Dans un sac de billes, dit mon ami Joseph Dichy, vous ne pouvez mettre que tant de billes, une verte, une bleue, une rouge, une jaune, une orange ; si vous voulez ajouter une noire, vous devez enlever la bleue ou la rouge ou la



verte. Dans le sac des langues, vous pouvez rajouter les langues que vous voulez. Pour moi, l'anglais est venu plus tard puis l'italien puis le latin pour préparer l'agrégation. Certes, jamais aucune de ces langues n'a eu, en moi, le statut royal de mes trois langues d'enfance et je ne m'exprime jamais en anglais ou en italien sauf lorsque je parle aux passants, en Italie ou en Angleterre ou partout ailleurs au monde, après avoir essayé le français.

Le travail d'équilibrage qui s'est fait en moi, à mon insu, la place que s'est faite chaque langue au fil des années en fonction des autres ou aux dépens des autres, tout cela a fait lentement son œuvre. Du fait de mes études littéraires, mon arabe maternel s'est enfoui dans les couches profondes, sauf pour l'usage quotidien, quand je suis dans mon pays ou avec ma famille; l'arabe littéraire s'est un peu rabougri, sauf quand, chez-moi encore, je suis interviewé par les médias ou que je converse avec un Arabe d'Orient ou lorsque je replonge dans la très riche littérature du monde arabe, classique ou moderne, ou que j'écris moi-même dans cette langue; le français a un peu envahi le champ du fait de mes métiers et de mes séjours en France mais il n'est pas dit que cette répartition soit définitive. Si je devenais par exemple coopérant dans le Golfe, même pour enseigner le français, elle serait tout autre assurément, l'arabe littéraire passant au premier plan et le koweïti ou le katari s'adjoignant à l'ensemble de mes langues.

Une des questions cruciales du présent est la question de la pédagogie de la pluralité culturelle. Comment enseigner une langue étrangère ou seconde appelée à entrer en contact, en synergie ou en opposition avec les langues et les cultures des milieux où on doit l'enseigner, en tenant compte de ces langues et de ces milieux ? Non pas la question la légitimité de cette pédagogie mais celle de ses modalités. Ce que je sais, en ce qui me concerne, c'est que, dans mon apprentissage, j'ai dû moi-même faire les mises au point et les réajustements nécessaires, j'ai dû souvent faire le ménage en moi, mettre en avant telle ou telle dimension



culturelle, reculer ou avancer les parois des pièces de mon monde intérieur pour faire une place plus grande ou plus petite à telle ou telle langue ou à telle ou telle culture. En d'autres termes, mon plurilinguisme de fait m'a conduit à des aménagements culturels successifs, au fur et à mesure que je m'installais dans la langue au départ étrangère ou que je revenais vers ma langue paternelle, par nostalgie ou par réaction. En fait, autant que je m'en souviens, depuis que je parle français, j'ai toujours parlé, je dis bien parlé mes trois langues car – je viens de le dire – l'arabe classique s'emploie aussi, rarement, dans certains contextes officiels ou semi-solennels. J'ai toujours parlé mes trois langues depuis le premier cours de français, la première phrase française du premier manuel de français de ma vie – j'en ai vu d'autres depuis et j'en ai même fait d'autres, évalué d'autres et supervisé d'autres – la première phrase française que je comprenais car, dans ma petite enfance, avant l'indépendance, il y avait beaucoup de Français dans ma petite banlieue mais je les voyais peu, je ne comprenais pas ce qu'ils disaient sauf les mots depuis longtemps entrés dans ma langue maternelle, les mots du quotidien *merci*, *d'accord* (qui prenait une forme italienne et devenait en arabe *daccourdou*), *je m'en fous*. Cette phrase qui m'avait ouvert la porte du français en même temps que celles du monde, c'était « Voici Omar ! », je m'en souviens encore. C'est en effet un petit Maghrébin chétif et obéissant qui fit entrer dans mon univers, par l'autorité redoutable de ma première institutrice, Mme Salon, la langue dont je sus plus tard qu'elle était celle de Molière.

Mais mon identité, qu'en advenait-il face à ces vagues successives qui métamorphosaient mon univers mental ? Il convient ici de distinguer l'identité nationale, celle du passeport ou de la carte dite d'identité de l'identité ou des identités culturelles. En fait, je ne crois pas que mon identité ait changé. Je suis toujours comme quand j'étais petit garçon, tunisien, arabe, de parents musulmans, ayant donc baigné dans la culture musulmane – pas beaucoup dans les rites mais peu importe. Devenant francophone, j'ai ajouté un pan à ma culture, un pan auquel je tiens énormément, qui, quelque part, me constitue aussi mais si je me sens



souvent proche des Français, je ne me suis jamais et je crois que je ne me sentirai jamais français. Ceci est mon évolution à moi, j'ai par contre un jeune frère qui est devenu français tout en restant tunisien, lui se sent l'un et l'autre mais c'est là une question de nationalité ou d'appartenance nationale, double en ce qui le concerne, unique en ce qui me regarde. L'appartenance culturelle est différente car si je demeure culturellement très lié à ma culture ou à mes cultures de naissance, je ne me sens nullement étranger dans ma culture d'emprunt et je sais que, culturellement, la rencontre du français m'a métamorphosé. Sans lui, je ne serais certainement pas le laïc convaincu et presque militant que je suis. La langue et la culture de l'autre sont devenus miens et je les revendique comme tels et comme une richesse supplémentaire. C'est sans doute pour cela que Jean-Louis Joubert dit, dans *Littérature francophone, Anthologie*, que mon œuvre marque l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains maghrébins dont les rapports avec la langue française sont moins conflictuels, plus ludiques que tourmentés.

C'est moi qui ai écrit :

*Moi j'ai ta langue et puis la mienne
Je peux me dire à ta façon
Voltaire est à moi plus qu'à toi
Moi j'ai de plus Abou Nawass*

Les vrais écrivains de mon pays le disent aussi. Dans le roman d'Anouar Attia, *De A jusqu'à T*, Hugnette dit à Lotfi : « Vous êtes compliqués, complexes du moins. Celui-là poète bilingue ; l'autre écrivain de la poésie exclusivement en français et de la prose exclusivement en arabe... » et le narrateur soliloque : « Je pensais à Leyla... Une fête pour rien de précis, pour le plaisir... Une « Hafla » prétexte à « Nasba », franco-arabisai-je témérement, sentant que la formule rendait mieux compte de ma pensée (jette-moi la première pierre si linguistiquement tu te trouves, cher ami, plus arabe que moi... ou plus français)». Le poète Salah Garmadi



s'énerve dans *Le Monde* : « Devant toute bouche trilingue et cousue, je dis « liberté » et « crachez le morceau », en arabe classique ou parlé, en français roté ou éternué : que le mot soit et puis viendront les comptes ». Le poète Abdelaziz Kacem, à qui j'ai emprunté une partie du titre de ma communication, « Toute langue aujourd'hui est partout étrangère », - poète bilingue comme plusieurs de mes compatriotes, poète bilingue comme moi, évoque cette intimité avec la langue étrangère, devenue presque une langue maternelle, en tout cas une langue nourricière comme le disent très joliment la métaphore du lait et le jeu portant sur son homophone désignant un poème, le lai :

J'aurai sans cesse entre les dents

La langue au goût de lait

Qui pour Villon a fait de moi

Un imprévu frère de LAI.

Ce poète se réclame d'Homère aussi bien que du Syrien Al Maârri, magnifique pré-voltairien du XI^e siècle. Il se livre à un dialogue intertextuel avec les plus grands poètes français qu'il cite ou dont on reconnaît l'influence dans un phrasé, une structure syntaxique ou un simple lexème. Il justifie son bilinguisme poétique par l'excès, le surplus du message que ne peut assumer une langue unique :

Avons-nous jamais assez d'une langue

Pour ce que nous avons à dire.

Bien sûr, ce bilinguisme, cette bi-culture ne sont pas toujours faciles à porter. Il y a des temps mauvais, des « ères du soupçon » où la condition de « flâneur des deux rives » – j'emprunte cette expression à Apollinaire qui parlait des deux rives de la Seine et je parle, moi, de celles de la Méditerranée– il y a des temps mauvais où la condition de passeur culturel



devient ambiguë et s'exprime alors en termes infamants dévoilant une accusation de trahison :

*Même si l'on a passé l'âge
A soutenir dans l'un et l'autre camp
Des futurs d'un autre âge
Saurions-nous traverser les haies les plus haïes
Leurrer la main griffue
Avec nos seuls papiers d'ambivalence
Sans éprouver l'injuste sort
Des agents-doubles*

C'est pourquoi les métaphores dysphoriques exprimant cette double allégeance se multiplient sous la plume du poète :

*Je suis l'écartelé
De mes enjambements
J'ai un pied pris au piège
Dans l'une et l'autre rive*

La main binaire est deux fois serve

Cette main binaire est esclave des deux langues qu'elle sert ou qui se servent d'elle, dont elle est la serve. A la trahison de l'Occident correspondent en Orient des temps nouveaux dont la marque distinctive est l'inculture et que fustige le poète par l'allusion limpide et assassine. Ces temps en effet confondent toutes les langues dans la même ignorance, le jeu phonique et partant sémantique qui mêle le verbe ânonner et l'adjectif



asinien, l'adjectif correspondant au substantif âne, se chargent d'exprimer l'étendue sociologique de cette ignorance :

Toute langue aujourd'hui

Maternelle ou nourrice

Est partout étrangère

Quand les mots amputés

Par la bouche ânonnante

Tomberont par milliers

Dans l'oreille asinienne

En ces temps verbicides

Non pas pour qui pourquoi

Mais avec quoi écrire ?

Je suis du parti du poète qui dit que sa propre langue lui devient étrangère lorsqu'elle n'est plus que la langue de bois des discours politiques prononcés par des êtres qui, à défaut de la joie de la parole libre, auraient au moins pu avoir le prestige de la parole facile. Regardez vos écrans en ce moment même, mesdames et messieurs, et vous verrez que « le poète a toujours raison ».

Le concept de la langue étrangère est très commode. Il doit pourtant être fortement nuancé si l'on veut tenir compte du fait que la langue est aussi, comme dit Kateb Yacine, « un butin de guerre », un instrument arraché à l'autre et que l'on fait sien. Je n'ai pas le temps de montrer que, toute ma vie, transvasant mes compétences d'une langue à l'autre, je les réinvestissais constamment dans l'une et l'autre. Il faudrait pourtant le faire car ce serait une contribution importante au renouvellement de la description du champ didactique. Une typologie des situations plurilinguistiques et pluriculturelles, y compris celles induites par



l'apprentissage d'une nouvelle langue, nous serait, vous en conviendrez, extrêmement utile. L'individu que je suis et qui vous a assommés avec son « moi (...) haïssable », parce qu'il dispose de plusieurs langues et les utilise au quotidien et parce qu'il avoue et revendique plusieurs appartenances culturelles, pouvait donc, étant donné la fonction de cobaye auquel l'a voué sa situation linguistique et culturelle, servir modestement de point d'ancrage à l'analyse. Je ne sais si j'ai contribué à répondre à la question posée dans le cadre de cette rencontre; tout ce que je sais, c'est que la pluralité modifie forcément la relation enseignement et apprentissage et que l'analyse que j'ai tentée sur mon propre parcours montre – c'est du moins ce que j'ai essayé de faire aujourd'hui – que les équilibres, les ajustements, les mises au point nécessaires auxquels m'a conduit ma situation linguistique et culturelle complexe et sans cesse modifiée pouvaient servir de base à cette didactique spécifique que nous recherchons. Quand à moi, « flâneur des deux rives » je suis, « flâneur des deux rives » je demeure, très à l'aise sur l'une comme sur l'autre, quelquefois mal à l'aise sur l'une comme sur l'autre, évoquant la culture française un peu comme le héros du Désert d'Albert Memmi, parle de sa terre natale mais, en ce qui me concerne, guère sur le mode tragique : « Ce pays dont je suis, dans lequel je me suis toujours senti en exil ; ce pays dont je suis, hors duquel je serai toujours en exil ». Qui a dit que le français ne m'appartenait pas ?



Petite barque noire

Michel Louyot
Porto, printemps 2009

Une rose blanche vous espère dans la chambre. Et moi qui est-ce que ou qu'est-ce que j'espère ?

Sait-on vraiment pourquoi l'on part et ce que l'on attend du voyage ? Je me voyais dans une librairie ancienne aux murs recouverts de boiseries, je humais l'odeur âcre des vieux livres à laquelle se mêlaient les effluves parfumées d'un café aux épices, le plancher craquait sous les pas feutrés des lecteurs, des chuchotements charmaient mes oreilles, une langue douce aux sons étouffés que j'aspirais à entendre encore et encore, une fenêtre verte s'ouvrait sans bruit dans la pénombre, une perspective s'offrait à un moment où j'étais la proie du doute, et si ces chuintements caressants à peine perçus entre veille et sommeil pouvaient m'aider à me dénouer ? Je rêvais et mon rêve, le plus souvent vague et diffus, prenait quelquefois la forme évanescence d'une petite barque noire.

La francophonie dans tous ses états. L'occasion était trop belle d'aller là où tout me pousse depuis quelque temps. J'ai sué sang et eau pour justifier ma participation à ce colloque de haut niveau. Il est trop tard pour me dérober. Ils sont amènes et souriants tels que je les imaginais, et sans doute enclins à l'indulgence, raison de plus pour ne pas les décevoir. Ils escomptent bien que je prenne parti dans la querelle picrocholine, j'allais dire parisienne. Suis-je pour l'universalité ou pour le décentrement ? Surtout ne pas me déclarer du centre sinon je suis perdu. J'aurais dû m'en



douter, la réponse est dans la question. Je n'aurais pas dû me cravater, une erreur qui peut me coûter cher. J'ai tout l'air d'un Ancien alors qu'il conviendrait de me montrer Moderne. Voyons, je ne suis pas ici pour parler de mode. Est-ce si sûr ? Paris n'a pas renoncé à donner le ton et le dernier slogan en vogue, c'est *la littérature-monde*. La meilleure manière d'occuper le centre n'est-elle pas de se dire exclu, marginal, périphérique ? Et moi où est-ce que je me positionne ? Comme si je le savais ! Et comme j'aimerais pouvoir déposer les armes et leur confier en toute simplicité que je me sentirais mieux dans la chambre avec la rose blanche. Mais ne suis-je pas invité pour avoir fait carrière, pour avoir combattu sur le front de la francophonie ? Vais-je entonner sur les grandes orgues de la prose française l'hymne à raison, à la clarté, à la liberté ? Ou au contraire épouser la vague, y aller de ma tirade, le Roi-Soleil est mort, vive la belgitude, vive la négritude, il n'est de bon bec que de Québec, l'Académie à la Bastille, à bas la République des Lettres, nous sommes tous excentriques, je voulais dire excentrés, rires dans la salle, je bafouille, cafouille, m'embrouille, farfouille dans mes papiers, perds pied, le public aussi, je chavire, à quoi pourrais-je bien me raccrocher, et si je me cantonnais à ma petite musique, eh bien oui, je viens de quelque part, d'un endroit improbable, entre père et mère, entre deux pays, deux continents, deux mondes mais au centre d'un domaine enfoui dans la nuit des temps, un domaine en train de renaître que je me suis mis à explorer à tâtons par l'écriture sans bien savoir où tout cela mène. Ecrire, n'est-ce pas se déposséder de soi ? Je voudrais leur dire que la petite barque, et la rose blanche, et les chuintements soyeux dans les recoins de la librairie ancienne éclairent ma route mieux que ne saurait le faire toute cette rhétorique, je voudrais leur parler de l'avant et de l'après, aube ou crépuscule, de cette frange mouvante, rivage livide à l'horizon duquel s'éveille ou s'efface le langage.

Senhora vestida de preto. La fille de la réception, la même qui m'a informé qu'une rose blanche avait été déposée dans ma chambre me signale le passage d'une dame vêtue de noir. Le sens des mots retient moins mon attention que le lent balancement de la phrase où l'accent, si ferme soit-il, loin de briser le rythme, l'accompagne. La langue maternelle



m'est trop proche pour que je puisse bien l'entendre. Aux étrangers pour qui le français est une langue choisie de dire quelle résonance suscite en eux cette langue. De même que chaque voix est douée de propriétés particulières, chaque langue recèle des vertus singulières. C'est le cas de langues amérindiennes, africaines ou sibériennes qui ont le pouvoir de guérir. Et les incantations du pape, du muezzin et du bonze assurent le salut à celles et à ceux qui se laissent imprégner par elles. Il y a des langues qui adhèrent au monde, d'autres qui le tiennent à distance, des langues qui endorment, d'autres qui réveillent, des langues de bois, de fer, de feu, des langues qui vous bercent, vous ravissent, vous enchantent.

Suis-je encore dans la salle ? De qui donc est cette voix indolente qui fleure le jasmin, la vanille et la cannelle ? Qui parle, qui chante ? Est-ce Ana, Celeste, Deolinda, Fatima, Lucilia, Sophia ou Amalia ? La voix frôle les murs, se faufile dans les venelles, je ne suis plus le pantin cravaté en train de discourir, me voici déguisé en fantaisiste qui s'envole par la fenêtre verte, et court après ses chimères, le mot est faible, je gambade, gamberge, le vin lourd et capiteux de la langue locale qui n'a pas sa pareille pour soigner les peines de cœur m'enfièvre, et voilà qu'enfin je déraisonne.

O porto, voici le lieu idoine pour lever l'ancre, l'ombre oblongue me précède, est-ce l'ombre de la main qui a déposé la rose, un dialogue s'instaure, un mot se prépare à advenir auquel correspond un autre mot, une phrase se forme à laquelle répond une autre phrase, tout est vrai, le pour et le contre, tout et son contraire, c'est du noir que naît la lumière, tout est vrai, blanche Lisbonne et Porto de basalte, mais où donc est passé le pavage noir et blanc de la Praça de Liberdade, la petite barque tangue et roule, se dandine, dodeline, je ne vois plus les cœurs de marie, ni les pivoines, ni les camélias, je n'ai d'yeux que pour l'obscur aux gestes gracieux ailleurs oubliés, et aux cheveux d'argent qui flottent sous la houle.

Senhora da boa viagem, Notre-Dame du bon voyage, ayez pitié de nous, un vent chasse l'autre, une époque chasse l'autre, *Senhora vestida de preto*, mouette noire, petite barque de papier, plus l'esquif est fragile,



mieux il résiste aux tempêtes, mieux il divague au gré des alizés, des moussons, des typhons. *Lusiades*. C'est toute l'Europe qui est appelée à reprendre la route des épices dont Oporto détient la clé. Femme-oiseau ou sirène à la proue, petite barque aux yeux qui voient dans la nuit, que l'on envoie aux confins du monde pour prendre langue et ouvrir les comptoirs, le bois fumé de ta peau, ton corps de palissandre incrusté de nacre et jusqu'à ton âme aux ailes de jais sont à la fois de là-bas et d'ici.

Une porte se ferme, une autre s'ouvre. Qui sont ces hommes aux longs nez, aux barbes foisonnantes, aux pantalons bouffants qui abordent l'autre rive ? A quels conciliabules, à quelles tractations se livrent-ils ? Je n'en saurai rien comme je ne saurai pas qui a déposé la rose blanche dans ma chambre mais j'aurai appris ici de bien troublantes vérités. On croit parler d'une chose et l'on parle d'une autre, on croit s'en aller en Orient et l'on invente l'Occident. Sans que j'y sois vraiment pour quelque chose, le rêve, de par sa propre énergie, a pris corps. Je suis dans la librairie ancienne, je hume l'odeur des vieux livres, le plancher craque sous mes pas, une langue douce aux chuintements caressants que j'aspire à entendre encore et encore charme mes oreilles, je voudrais faire mille fois le tour des livres, je me découvre un autre visage, je vois le monde d'un œil neuf, et voici qu'en descendant les marches rouges, sous l'effet de quelque forme évanescence, main, bras ou âme à la provenance incertaine, je me desquame, je me délivre.